

L'ÉCHO DU MERVEILLEUX

REVUE BI MENSUELLE

LES APPARITIONS DE TILLY

devant la cour de Rome

DEUXIÈME ARTICLE

J'ai indiqué, dans le dernier numéro de l'*Echo*, ce que l'on savait exactement des démarches faites en Cour de Rome, par M. l'abbé Vachère de Grateloup.

Rien de nouveau n'a été révélé depuis sur la situation. L'affaire s'instruit selon les formes et avec les minutieuses précautions usitées en pareille matière.

Il n'y a qu'à attendre, en souhaitant toutefois que l'heure où Rome parlera d'une manière définitive, ne soit pas trop lente à venir.

Un mot maintenant sur les lieux eux-mêmes, sur le champ Lepetit où, le 18 mars 1896, devant les yeux émerveillés des enfants de l'école des sœurs et les sœurs elles-mêmes, la première apparition a surgi dans le lointain ; où, plus tard, ont eu lieu les visions de Louise Polinière, de MM. Arcade Noël, You, Boullon, Guérard (je les énumère, je ne les confonds point) ; où enfin, le 25 avril 1896, la Voyante Marie Martel a eu sa première extase.

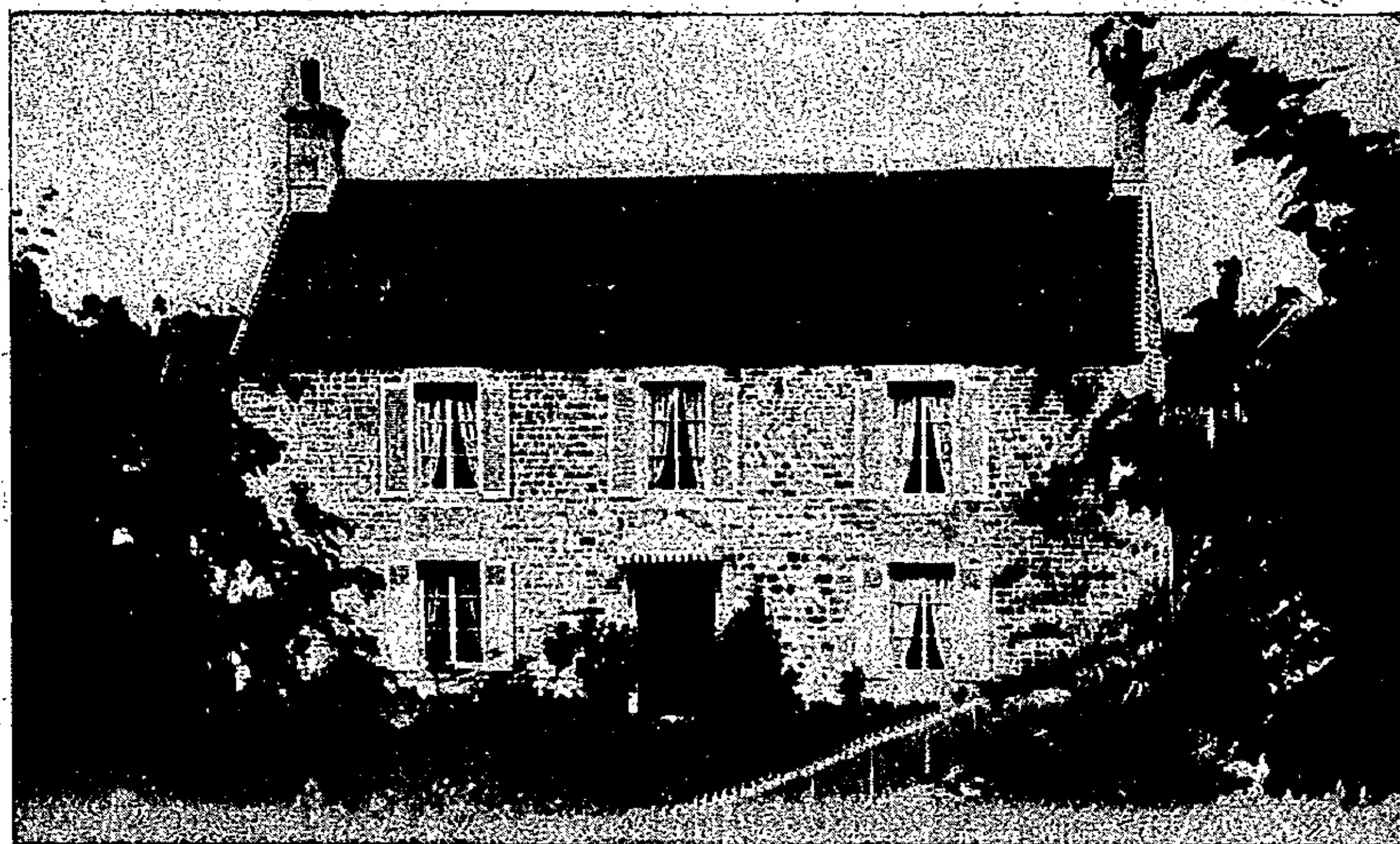
Le décor est resté tel que Gaston Mery l'a décrit dans sa deuxième brochure et ses derniers articles sur les événements de Tilly.

Le jour où je monte au Champ, une effroyable rafale s'est abattue sur la région, balayant le plateau, secouant les arbres à les déraciner. Au lieu de la rivière aux eaux claires, presque transparentes et propices aux belles truites, qu'elle est habituellement, la Seulles est devenue un torrent furieux, roulant des eaux tumultueuses et jaunâtres, débordant sur toute la vallée.

Les « lessivières », comme on dit là-bas, qui, tous les jours, égayaient le pont de leurs rires et de leurs joyeuses ripostes au roulier qui jette en passant un mot amical, ont été chassées par l'ouragan et l'inondation.

Quelques mètres plus loin j'admire le Calvaire, élevé par les soins et la piété de M. Lepetit et qui, imposant, domine le carrefour des chemins qui mènent au Champ des Apparitions.

Aveuglé par le vent et la pluie qui continuent à faire rage, je monte la route qui mène de Tilly à Caen ; à deux cents pas des dernières maisons, à droite, un chemin vicinal, boueux, aux ornières



La maison de Mme Henry, où habite Marie Martel

défoncées par les derniers charrois, se détache de la grand'route.

Une jeune femme, la tête protégée par un fichu qui m'empêche de bien distinguer ses traits, vient de le quitter, après avoir attaché ses bêtes dans un champ voisin.

C'était, je l'ai su quelques instants plus tard, la Voyante Marie Martel qui, ainsi que je l'ai dit dans mon premier article, vient tous les jours, quelque temps qu'il fasse, prier longuement devant l'image de Celle qui lui est apparue.

Il y a huit ans et demi que, pour la première fois, Gaston Mery l'a aperçue au Champ des visions « debout, la tête haute, le regard dirigé vers le faite de l'arbre, les lèvres entr'ouvertes, les mains jointes, les traits comme figés et une étrange expression de béatitude rayonnant sur son visage ».

Depuis, elle a mené l'existence calme, paisible, exempte de soucis matériels qu'elle a trouvée dans la famille Henry, et les années ont passé sur elle sans changer beaucoup son allure et sa physionomie.

Je suis la haie qui borde le chemin, pateaugeant dans les hautes herbes mouillées; j'arrive à un bouquet d'arbres dont les feuilles jaunies tourbillonnent dans la tourmente qui les arrache et les emporte; au milieu, un orme grêle, noueux, dénudé de ses branches, poussé tout en hauteur, se terminant en une cime effilée, se dresse. C'est là, c'est au pied de l'arbre qu'est édifiée l'humble chapelle où — en attendant — l'on a abrité une statue de la Vierge.

Cà et là, dans les champs, quelques baraques, non moins humbles, où les pèlerins peuvent se procurer les souvenirs habituels, médailles, chapellets, objets de piété, cartes postales.

Tout cela reste bien primitif, bien modeste. Tel qu'il est, l'endroit n'en est pas moins évocateur de souvenirs et aussi de promesses.

C'est ici, dans ce coin de terre normande, que, il y aura bientôt neuf ans, le jour de Noël 1896, « Gaston Mery s'est senti pour la première fois vraiment remué en voyant Marie Martel en extase ».

C'est ici qu'il l'a vue, ce jour de la Nativité, « les épaules recouvertes d'un épais châle gris, la tête à demi enveloppée d'un fichu, près de sa mère qui tient ses béquilles, dressée sur la pointe des pieds, les yeux au ciel et tendant vers l'Apparition ses

maines gantées de laine noire, qu'elle joignait dans un geste suppliant. Ses lèvres s'agitaient et on lisait dans leur mouvement, plus qu'on ne les entendait, ces mots : « O ma Mère... ô ma Mère. »

C'est ici que d'autres prodiges se sont produits, que Marie Martel a eu la vision de la pluie d'argent, de l'Enfant Jésus tout couvert d'or comme l'Enfant-Jésus de Prague, qu'elle a vu plusieurs saints et plusieurs saintes, qu'elle a vu Jeanne d'Arc, dont, aux alentours, un asile porte le nom; c'est ici qu'elle a vu cette Basilique que, malgré les attermoissements, le temps écoulé, de nombreux amis de Tilly ont l'invincible espoir de voir s'élever un jour, sanctuaire glorieux, fertile en grâces et en guérisons, amenant à lui des pèlerins du monde entier.

Par suite de l'abominable température, le Champ est désert et la chapelle est close au moment où j'y arrive; mais, en temps ordinaire, il ne se passe pas une journée sans que le lieu de l'Apparition ne reçoive de nombreuses visites. Des environs de Tilly, de la région, de tous les points de la France, des pèlerins, hommes, femmes, enfants, continuent à venir prier devant la statue, environnée de lys et de roses, de Celle dont l'adorable figure a été vue, reflétée dans les yeux de Martel, par des hommes dignes de foi, parfaitement équilibrés, incapables de se prêter à des simulations et à des supercheries, comme MM. Husson, le comte de Chabannes, le marquis de Lespinasse-Langeac, par des médecins et pharmaciens comme les docteurs Georges Carlet et Lance-Briand.

A maintes reprises, lorsqu'un silence inflexible n'avait pas encore clos ses lèvres, Marie Martel a déclaré que, pendant ses prières, le visage de la statue s'était animé, qu'elle l'avait vu, tantôt souriant, tantôt triste, pendant que des larmes apparaissaient dans les yeux.

Un peu sceptique, j'ai interrogé, non dans l'entourage de la Voyante, non auprès de personnes connues pour leur dévotion à la Vierge et qui pourraient être considérés comme des « zélateurs » des Apparitions.

La réponse a été unanime : « Si Marie Martel a raconté ces choses, c'est qu'elle les a vues. Tous ceux qui la connaissent, qui vivent sa vie, la considèrent comme incapable de simuler ou de mentir. »

Ce prodige des sourires et des larmes, m'a-t-on affirmé d'autre part, se serait manifesté à d'autres

personnes venues en pèlerinage pour implorer des grâces. N'ayant eu aucun moyen de le contrôler, je rapporte le fait à titre simplement documentaire, bien qu'il me vienne d'une source des plus sérieuses.

Quant aux faveurs et guérisons obtenues par l'intermédiaire de la Voyante ou à la suite du pèlerinage au Champ des Apparitions et dont témoignent les ex-voto, les inscriptions et attestations qui couvrent les murs de la Chapelle, l'*Echo du Mer-*

veilleux en a cité un certain nombre, notamment la guérison de Thérèse Lebourgeois, constatée par des médecins et déclarée par eux inexplicable sans une intervention surnaturelle.

D'autres se sont produites. Il y a quelques mois, Mine Ch..., habitant une ville de Lorraine, a fait un long séjour à Tilly, à l'hôtel Saint-François. Tous les jours, Mme Ch... allait prier à la Chapelle des Apparitions; elle témoignait ainsi sa reconnaissance d'avoir été guérie d'une ancienne et cruelle maladie, réputée incurable, à la suite de prières adressées à la Vierge de Tilly.

Le fait n'est pas isolé. Nous pourrions en signaler une vingtaine. Interrogez d'ailleurs les habitants du pays, ils vous diront qu'ils ont vu de nombreuses personnes, venues de loin, arriver tristes, sombres, malades et partir, après leurs pèlerinages au Champ des Apparitions, réconfortées, soulagées, guéries, attestant cette guérison par des témoignages écrits.

Interrogez à droite et à gauche; les plus sceptiques, les plus rebelles aux idées surnaturelles vous diront qu'il faut qu'il y ait là « une force mystérieuse et inconnue » qui produise ces résultats dont il est impossible de nier l'existence.

Un dernier fait pour aujourd'hui. C'est, m'a-t-on affirmé, depuis 1899 que les visions de Marie Martel auraient cessé. S'il faut en croire ce que m'ont

rapporté des personnes dignes de foi, l'Apparition se serait cependant manifestée à la Voyante d'une autre manière.

Il y a une vingtaine de mois, Marie Martel s'est sentie tout à coup poussée par une force irrésistible; c'est en vain que, craignant les humiliations et les rebuffades, elle essayait de résister à la voix intérieure qui l'entraînait, il lui fallut obéir.

Elle se rendit donc auprès de plusieurs personnes

connues pour leur peu de croyance ou leur tiédeur au point de vue religieux.

Là, trouvant des paroles, des arguments qui l'étonnèrent elle-même, et encore plus ceux auxquels elles s'adressaient, elle leur parla de leurs devoirs envers Dieu, de leur indifférence ou de leur négligence à les remplir.

La voix qui parlait en elle, qui s'exprimait par sa bouche fut si éloquente, que tous, même ceux auprès desquels on s'y fût le moins attendu, l'écoutèrent longuement, sans l'interrompre, et que plusieurs, cédant à ses objurgations, se remirent à la fréquentation de l'église et des sacrements qu'ils avaient abandonnés depuis longtemps.

Mais je m'aperçois que j'abuse peut-être pour aujourd'hui et que c'est le mo-

ment où jamais d'appliquer le précepte du doux Virgile :

Jam claudite rivos

Je reviendrai sur les événements de Tilly, dans le prochain numéro, espérant que, d'ici là peut-être, des nouvelles seront parvenues de Rome et que ceux qui pourraient parler seront déliés de l'obligation du silence.

VIATOR.



(cliché Leprunier)
La statue de la Vierge dans la chapelle, au champ des Apparitions

Nous prévenons nos lecteurs qu'on peut s'abonner SANS FRAIS et directement à l'*Echo du Merveilleux* dans tous les bureaux de poste.

A propos d'une Expérience Spirite

DE LA NATURE DES « ESPRITS »

(fin)

Il reste une dernière théorie. C'est la théorie catholique.

Il est presque oiseux de l'exposer à nos lecteurs. Résumons la cependant, d'après un savant théologien, le R. P. Lescœur, auteur d'un ouvrage fort apprécié paru, il y a quelques années, sous ce titre : *La Science et les faits surnaturels contemporains*.

L'Eglise nous enseigne qu'une partie des esprits célestes succombèrent à l'épreuve dont le succès était la condition de leur entrée définitive dans la gloire. Ces anges de l'abîme restent déçus à jamais de toute espérance de réhabilitation. Mais, du sein de leur éternel désespoir, Dieu permet, pour le bien des hommes, qu'ils soient à leur tour employés à notre épreuve dans le combat de cette vie. Dans une mesure que Dieu connaît et qu'il a renfermée dans des limites fixées par sa sagesse, ils ont reçu le pouvoir de nous tenter et de nous porter au mal. Ils peuvent agir d'une manière mystérieuse sur nos esprits et sur nos corps. Pour arriver à nous perdre, tous les moyens leur sont bons : ils y emploient leurs puissantes facultés naturelles, bien supérieures aux nôtres, et qui n'ont été nullement amoindries par leur chute. Ils ont sur les corps une puissance dont nous ignorons le mode et l'étendue, mais qui est singulièrement supérieure à celle de l'homme et qui, en certains cas, semble déceler à nos yeux une force presque divine. Toutefois, en nous attaquant, c'est principalement à la ruse qu'ils ont recours ; ils sont, par excellence, des esprits menteurs ; ils savent, au besoin, se transfigurer en anges de lumière et proférer de saintes paroles ; ils provoquent de fausses visions, des apparitions illusoires. Comme ils causent certaines maladies, ils opèrent certaines guérisons ; ils ont des oracles qui mêlent parfois la vérité au mensonge, et c'est par là qu'ils ont séduit tant de peuples et tiennent encore sous leur joug tant de nations idolâtres.

Toutefois leur pouvoir est strictement limité par la sagesse divine, et personne ne succombe jamais sous leur pouvoir que par sa propre faute : de telle sorte que nul ne peut jamais les rendre responsables de ses erreurs et de ses vices. Toute fatalité du mal est écartée. S'il leur est donné, en certains cas, de s'emparer

des corps et de les « posséder », cette possession, si elle s'attaque à des âmes innocentes, ne peut que tourner à leur plus grand bien et à la confusion des démons eux-mêmes. Jésus-Christ, par sa venue, par les mérites de son sang, les a vaincus, non seulement en ce qu'il a strictement enchaîné leur pouvoir, mais en ce que son seul nom prononcé, et surtout invoqué avec foi, suffit pour les mettre en fuite. Quelles que soient leurs ruses, ils sont impuissants à remporter sur la vérité aucun triomphe définitif ; et, pour toute âme fidèle et de bonne volonté, il reste toujours des signes caractéristiques, décisifs, qui permettent de distinguer les prestiges, c'est-à-dire les faux miracles des démons, des véritables miracles, c'est-à-dire des miracles divins.

Où résident ces esprits malfaisants ? Dans l'air que nous respirons, dit saint Paul. « Ils sont les princes et les puissances, les gouverneurs des ténèbres d'ici-bas (Eph. VI. 12). « Satan est le prince des puissances de l'air » (Eph. II. 2). Saint Augustin, saint Thomas, Bossuet parlent de même.

Telle est la tradition chrétienne, la théorie catholique.

Cette théorie a le don d'exaspérer les rationalistes. Elle leur apparaît comme un reste des superstitions du moyen âge. Quiconque ose en parler se donne à lui-même un certificat d'ignorance et de crédulité. Il est indigne d'être pris au sérieux par les « gens de science ».

Ce jugement n'est-il pas un peu téméraire ? Nous qui n'avons pas la prétention d'être des gens de science, qui nous piquons seulement d'être des gens de bonne foi, nous allons l'examiner à la lumière des faits. Nous allons, comme nous l'avons essayé pour les théories spirite et occultiste, comparer les phénomènes à l'explication qu'on en propose. Si l'explication s'ajuste aux phénomènes, à tous les phénomènes, nous serons bien obligés d'en conclure que, des diverses hypothèses que nous avons passées en revue, elle est la meilleure, la plus « adéquate » à la réalité.

Mais, comme on dit, n'anticipons pas.

Analysons d'abord les faits, je veux dire les caractères principaux des influences intelligentes qui se manifestent dans les expériences typtologiques, et tâchons d'arriver à une définition, aussi juste que possible, de ces influences, de ces « esprits ».

Pour qu'on ne nous accuse point de partialité, nous déduirons cette définition, non de nos propres observations, mais des observations mêmes de ceux qui n'admettent point l'explication catholique.

Allan Kardec, dans son livre des *Médiums*, dit que

(1) Voir les numéros du 15 novembre et du 1^{er} décembre.

les esprits pullulent autour de nous dans l'atmosphère et que nombre de ces esprits sont « légers, menteurs et malfaisants ». Dans le même ouvrage, il dit encore : « Souvent l'esprit n'a d'autre raison que le désir de faire le mal. Comme il souffre, il veut faire souffrir les autres. Il trouve une sorte de jouissance à les tourmenter, à les vexer... les esprits agissant parfois en haine et par jalousie du bien dont un autre jouit. » C'est encore Allan Kardec qui déclare : « La vérité est le moindre de leur souci, c'est pourquoi ils se font un malin plaisir de mystifier ceux qui ont la faiblesse et quelquefois la présomption de les croire sur parole ». Et plus loin, le même Allan Kardec dit enfin : « C'est à la faveur même du langage que certains esprits, présomptueux ou faux, cherchent à faire prévaloir les idées les plus fausses et les systèmes les plus absurdes et, pour se donner plus de crédit ou d'importance, ne se font pas scrupule de se parer des noms les plus respectables et les plus vénérés. »

J'ai choisi Allan Kardec, parce qu'il est, en quelque sorte, l'inventeur du Spiritisme. Je pourrais, dans les ouvrages de ses disciples, recueillir, aussi nombreuses qu'on le désirerait, des constatations du même genre. Celles que je viens de reproduire suffisent, car il en résulte ceci :

Les esprits sont :

- 1° Légers et menteurs ;
- 2° Tourmentés, ils prennent plaisir à tourmenter les autres ;
- 3° Ils sont présomptueux ;
- 4° Ils n'ont point de scrupules.

En un mot, l'épithète reste juste dont nous les avions qualifiés autrefois : les *amoraux*.

Ce sont des âmes sans conscience, des esprits à qui il manque cette faculté que nous appelons le sens moral.

Il découle de là que ce ne sont pas des « âmes humaines », car le propre de l'âme humaine, c'est d'avoir la notion du bien et du mal. On ne conçoit pas l'âme humaine sans la conscience.

L'hypothèse spirite des « âmes désincarnées » doit donc, de ce chef encore, être écartée.

L'hypothèse occultiste des *élémentaires* et des *élémentaux*, de ce chef également, ne peut subsister. Si l'*Elémental*, suivant la définition de Stanislas de Guaita, est rusé, laquin, menteur, inapte à décider du juste et de l'injuste, il n'est pas « présomptueux » ; il ne donne pas surtout l'impression d'être tourmenté lui-même. Quant à l'*Elémentaire*, il ne donne pas, lui non plus, l'impression d'une âme souffrante, que la douleur excite à faire souffrir autrui. Seuls, les *mauvais démons* de la théorie occultiste s'ajusteraient

assez bien à la définition à laquelle nous avons abouti. Mais une théorie qui n'est juste que dans une de ses parties et contraire aux faits dans toutes les autres, est une théorie qu'on ne saurait admettre, même provisoirement, que s'il n'en existait pas de moins incomplète.

Or, et c'est là où je veux en venir, comparez la définition que l'Eglise donne des démons à la définition que nous avons déduite des observations mêmes d'Allan Kardec, et dites si ces deux définitions ne se confondent point.

J'en conclus, jusqu'à preuve du contraire, que l'hypothèse catholique est, à l'heure actuelle, la meilleure, c'est, en effet, un principe scientifique indiscutable que, de toutes les hypothèses proposées pour expliquer un ordre de faits, la meilleure est celle qui en explique le plus...

GASTON MERY

REPORTAGES DANS UN FAUTEUIL

.. L'Amulette du Roi d'Espagne.

C'était après-dîner, l'autre jour, chez un peintre qui a rapporté d'Espagne, non seulement d'impressionnantes études, mais encore une bonne provision de ce vin de Xérès dont les liquoristes d'Europe font de si odieuses contrefaçons. Le vrai Xérès n'a d'autre défaut que d'être un peu perfide : perfide comme Dalila quand il est brun, perfide comme Célémène quand il est blond. Un diplomate allemand qui vient de jouer un grand rôle dans les affaires du Maroc visitait un jour, à Jerez la célèbre bodega Gonzalez Byass. On lui montra les chais, et une vingtaine de coupes où riait la liqueur sombre ou dorée furent alignées aussitôt, avec tout l'empressement de l'hospitalité espagnole. On se contente, en pareil cas, de les respirer et de les effleurer des lèvres pour apprécier le bouquet des diverses récoltes. Mais le Saxon buvait, vidant consciencieusement chaque coupe ; si bien que l'Espagnol s'effraya :

— Votre Excellence est trop courtoise, dit-il. Rien ne l'oblige à finir la coupe.

— Le vin est bon, répondit gravement le diplomate.

Quand il sortit de là, d'un pas ferme encore mais l'œil troublé, le guide du comte X... lui offrit de goûter l'eau d'une source célèbre par sa fraîcheur. Le comte accepta en faisant la grimace, et en but une gorgée. Le soir, il fut atrocement malade.

— C'est cette eau ! répétait-il. C'est cette maudite eau qu'ils m'ont fait boire !

Après cette histoire, on parla de l'Espagne et de son jeune Roi, que Paris recevait alors avec un élan de cœur explicable seulement par notre secrète tendresse héréditaire pour le sang des Bourbons. Il est certain que ce roi de vingt ans, si aimable et si gai, si débordant de la joie de vivre après sa souffreteuse enfance, eût toujours plu aux Français. Dans son plaisir d'être en France, il ne se tenait pas, à Rambouillet, de faire des niches d'écolier au père Loubet, lui enlevant son chapeau pour l'essayer, lui chipant sa pipe.

— Sire, sire, disait Loubet d'un ton paterne, Votre Majesté est un enfant !

Mais ces anecdotes, d'ailleurs médiocres, étaient ignorées de l'ouvrier, dans la rue, de la midinette accourue de l'atelier, de la harengère arrêtée derrière sa charrette, qui se congestionnaient à crier : « Vive le Roi ! » Ils savaient seulement, d'une manière confuse, ils sentaient que ce grand garçon, au fond du landau, qui leur souriait d'un large sourire, était de chez nous tout de même, malgré sa couronne espagnole, qu'il avait droit à un brin de panache du Béarnais et descendait de ceux qu'on appelait par excellence des Fils de France.

Quelques personnes bien informées parlèrent alors du prochain mariage du Roi avec la princesse de Battenberg. On raconta dans quelles circonstances romanesques ce mariage avait été arrêté. On cita le chiffre de la dot de la princesse, qui est assez important et redorerait la royauté espagnole, besogneuse depuis Charles-Quint.

Le peintre, notre hôte, eut un mystérieux sourire.

— La question, dit-il, est de savoir si la princesse a le dinar des Al-Moravides.

Et, devant les signes d'une curiosité générale, accentuée encore par la politesse, car on voyait bien qu'il avait envie de dire une histoire, il nous raconta la curieuse anecdote suivante :

— Avez-vous remarqué qu'il n'est jamais arrivé aucun accident grave à ce jeune prince si casse-cou ? C'est qu'il possède un fétiche, une amulette... Et cette amulette aura peut-être quelque influence dans la question de son mariage.

Un jour, une automobile, montée par deux jeunes voyageurs, traversait en tourbillon les ganaderias voisins de Séville. Une panne l'immobilisa tout à coup, et, pendant que l'un des deux chauffeurs travaillait à remettre la machine en état, l'autre fit quelques pas sur la route pour se dérouiller les jambes, et vint souffler une bouffée de cigarette aux naseaux d'un *toro bravo* qui, derrière sa barrière, le regardait avec menace. Le taureau furieux ébranla la barrière d'un terrible coup de cornes.

Une vieille femme se leva du fossé. C'était une bohémienne de haute taille, mais voûtée. Elle semblait centenaire.

— Veux-tu me dire ma bonne aventure, la mère ? demanda le jeune chauffeur.

La vieille regardait d'un air sombre l'adolescent vêtu de peaux de bêtes. Elle saisit la main qu'il lui tendait et, dès le premier coup d'œil, se redressa avec majesté :

— Ah ! lui dit-elle, tu es le petit Roi... Je suis contente de te rencontrer !... Oui, je vais te dire ton avenir.

Elle lui parla longtemps. La machine était réparée, et le chauffeur attendait depuis un bon quart d'heure, tenu à distance par un geste impératif de son royal compagnon, que la vieille vaticinait toujours. Quand elle eut fini enfin, le Roi, qui paraissait fort sérieux, voulut lui donner quelques pièces d'or. Mais la Bohémienne les repoussa avec fierté.

— Je suis, lui dit-elle, d'une race de rois plus vieille que la tienne et qui régnait ici-même, il y a neuf siècles. Tu vois en moi la dernière des Al-Moravides, auxquels le trône du Maroc et d'Espagne fut enlevé en 1143. C'est moi qui vais te donner une pièce d'or.

Elle tira d'un sachet un dinar d'or à l'effigie de Taschfyn, le dernier des Al-Moravides, rare monnaie qui eût fait crier de joie un numismate.

— Garde-le précieusement, il te préservera de tout danger, car une vertu mystérieuse l'habite. Et écoute, ajouta-t-elle plus mystérieusement encore. Il n'y a dans le monde qu'un autre dinar d'or pareil. Je l'ai donné à une jeune fille de ta foi, très belle, et très bonne, car elle me soigna de ses mains et me parla si doucement, un jour qu'après avoir bu j'étais tombée dans un fossé et m'étais fendue la tête... Je suis très vieille... Je bois parfois pour me souvenir... parfois aussi pour oublier. La jeune fille, qui passait à cheval, me pansa, lava ma plaie, la banda de son petit mouchoir frais et fin. Ce doit être une princesse aussi, car on l'appelait Votre Altesse. Ecoute, petit Roi... n'épouse que la princesse qui te montrera l'autre dinar d'or.

Telle fut l'histoire du peintre. Le Xérès y collabora-t-il ? Je ne sais. Mais on assure qu'une jeune princesse du plus beau sang de France porte parmi ses breloques une piécette d'or à l'effigie de l'Al-Moravide Taschfyn.

GEORGE MALET.

A un lecteur bordelais. — Voyez les Bollandistes, au 9 mars, et à leur défaut, les *Petits Bollandistes* (Bloud et Barral), t. 3.

Examen des Pronostics de Guerre et Révolution

II

Les présages de révolution s'affirment ils, concernant 1906, plus effectifs et plus dangereux que ceux de guerre ?

Le cycle de 36 ans ramène la Commune de 1871 ; le cycle de 57 à 59 ans, la Révolution de 48 ; le cycle de 114 à 118 ans, la première Révolution française ; le cycle de 342 à 354 ans, les guerres de religion. Mais le cycle de 2014 ans et celui de 175 ans ne ramènent pas de période révolutionnaire, et le cycle de 1007 ans ramène une période de restauration pendant laquelle régna Charles le Simple et les Northmanns se convertirent. Tout cela est exposé clairement par M. Nébo. La majorité des présages que donnent les cycles nous menace donc de révolution.

Les présages tirés du séjour des grosses planètes dans les régions d'air, de feu ou neutres sont heureusement moins redoutables. Au point de vue de ce séjour, Saturne est placé en 1906 comme en 1847, mais aussi comme en 1827 et 1807 ; Uranus comme en 1794, mais aussi comme en 1822 et 1852 ; Neptune comme en 1797 et 1853.

Par conséquent Neptune aura, l'année prochaine, une influence *antirévolutionnaire* :

Car, en 1797, on se trouvait sous le Directoire, trois ans après le 9 Thermidor et la chute de Robespierre, et, en 1853, on venait de proclamer le second Empire. Ce qui demeure incertain, c'est si l'influence de Neptune entraînera les énergies d'Uranus et de Saturne, les inclinera du côté où elles penchaient en 1822 et 1852, 1827 et 1807, ou si, au contraire, les énergies combinées d'Uranus et de Saturne, refoulant l'influence de Neptune, s'inclineront du côté où elles penchaient en 1847 et 1794.

Pour essayer de mieux prévoir le résultat des impulsions cycliques et planétaires en 1906, étudions le résultat qu'elles eurent en 1905.

L'on doit à M. Nébo une précieuse observation qui permet de saisir, à partir d'une date fixe, les rapports entre les événements de la première Révolution française et les événements contemporains. En effet, il a signalé qu'en 1903, 114 ans après la suppression des biens immobiliers du clergé par la Constituante (1789), la Chambre avait voté la loi qui tâche de dépouiller les congrégations. L'éminent astrologue, se fondant sur ce rapport entre 1789 et 1903, n'hésite pas à prédire qu'entre 1905 et 1791, il y en aurait un, afférent aussi aux luttes religieuses, et que 1905 verrait se produire une rupture de la France avec l'Eglise, ana-

logue à celle que provoqua, en 1791, le serment des prêtres. Or, la loi de Séparation réalise cette prédiction de M. Nébo.

L'influence du cycle de 114 ans se révèle donc par une suite régulière de faits précis, et semble absorber et diriger l'influence des autres cycles révolutionnaires.

Mais il est facile de constater que l'actuelle rupture avec l'Eglise reste moins radicale, moins violente que la rupture de 1791. Il y a schisme suggéré, il n'y a plus schisme imposé. Et, si l'on regarde la lutte sociale et non pas uniquement religieuse, il est évident que les mouvements ouvriers et les grèves de cette année ne peuvent se comparer, dans notre pays, aux révoltes qui secouaient, en 1791, la monarchie et causèrent la fuite du roi et son arrestation à Varennes. Une force contraire, atténue l'action du cycle de 114 ans.

Provient elle du cycle de 1007 ans ? Peut être, dans une certaine mesure. Cependant, comme ce cycle se heurte, seul antirévolutionnaire, contre quatre révolutionnaires, il ne leur opposerait qu'un frein médiocre, s'il n'était secondé par l'influence de Neptune, lequel, en 1905, occupe une région analogue à celle qu'il occupait en 1796 et 1852.

L'année prochaine, Neptune sera meilleur encore, mais Saturne sera pire. La résultante générale des grosses planètes ne changera donc pas sensiblement. Cela présagerait, pour 1906, en France, une marche d'événements intérieurs fort ressemblante à celle de 1905, c'est-à-dire : *Troubles révolutionnaires sans bouleversements extrêmes, et persécution, légale et contenue, de l'Eglise.*

Naturellement, il faut tenir compte, soit pour l'amélioration, soit pour l'aggravation des événements, de l'état des esprits et des volontés. Les Cycles et les grosses planètes exercent à peu près la même influence sur le monde entier. Pourtant, nous observons que leur action est plus néfaste en Russie qu'en France et qu'elle est nulle en Angleterre.

Comme une épidémie ambiante envahit les organismes débilités et laisse intacts les organismes résistants, pareillement le maléfice des astres envahit les nations débilitées et laisse intacts les nations résistantes.

Il dépend des Français, de leur volonté, de leur intelligence, d'invigorer la santé nationale jusqu'à la rendre imperméable aux mauvaises ambiances cycliques et planétaires de 1906 ou d'accroître la faiblesse nationale jusqu'à rendre la France de l'année prochaine aussi ravagée par les révolutions que la Russie de cette année.

Ce qui devrait encourager les hommes d'ordre à un effort *cohérent et opiniâtre*, c'est que, plus on ira

vers la période de 1910-1920, plus les chances d'un triomphe de l'ordre augmenteront. M. Nébo précise davantage et annonce pour 1914 un grand roi guerrier, rappelant surtout Henri IV, bien que reproduisant, en partie, Napoléon III et Napoléon I^{er}. Cette précision ne me semble pas impliquée par les pronostics célestes. M. Nébo assimile, avec ingéniosité, les socialistes révolutionnaires aux Northmanns des temps carlovingiens. L'assimilation se justifie, mais elle montre que les analogies d'événements n'atteignent pas toujours une exactitude rigide. Les présages des Cycles ne se démentiraient nullement si, de même qu'aux Northmanns correspondent les socialistes et non pas de nouveaux pirates scandinaves, de même correspondaient, à Henri IV et à Napoléon I^{er}, non un roi ou un empereur mais une personnalité — ou un groupe — organisant une République chrétienne.

Cette personnalité ou ce groupe devraient chercher leur force dans l'accord de la Religion et de la Science, particulièrement de la science psychique.

Un tel accord va être favorisé, pendant des siècles, par une influence astrologique capitale.

On n'ignore pas en quoi consiste la précession des équinoxes : Tous les 2.150 ans environ, la *constellation* (et non le *signe*) change, dans laquelle se trouve le soleil lors de l'équinoxe du printemps. Or, le Dr Sepp, auteur d'une catholique et savante *Vie de Jésus*, relève, à la fin de cet ouvrage, une analogie entre le caractère d'ensemble des 2.150 années de chaque période et la constellation qui, pendant ce temps, demeure à l'équinoxe vernal. « Le Taureau, dit-il, est le symbole de cette époque terrible, marquée par la prédominance des fils de Cham... Le Bélier, au contraire, symbole de Jupiter, caractérise l'âge héroïque de Japhet avec les apothéoses de ses héros. Enfin, lorsque le soleil passa dans le signe des Poissons, un élément inconnu apparut dans le monde. Le nouveau Melchissédéc, le Christ rétablit le royaume de la paix sur la terre. Mais ce dernier principe ne pouvait triompher qu'après avoir vaincu l'ancien ; c'est pour cela que l'Homme-Dieu dut porter nos péchés sur la croix. » Le Dr Sepp remarque ensuite que, de nos jours, l'équinoxe touche aux frontières du Verseau et qu'une autre période de 2.150 ans commence pour le monde chrétien.

Si l'on calcule avec plus de rigueur que le Dr Sepp, il faut reporter jusqu'en 1925 la date où l'équinoxe sera nettement dans le Verseau. Mais il n'y a pas témérité à penser dès aujourd'hui que la période équinoxiale prochaine offrira pour caractère spécial et dominant un développement prodigieux des sciences en général et, en particulier, de la science psychique. Car les symptômes qui, au terme d'une période,

annoncent déjà la suivante, parlent très haut dans ce sens. Les années terminales de la période des Poissons nous ont apporté la télégraphie sans fil, des essais heureux de dirigeables, les rayons X, le radium, la lumière noire, la radioactivité universelle et, enfin, l'étude, toujours plus vaste et plus fervente, du psychisme par les chercheurs d'avant-garde et même par la science officielle.

S'annexant les découvertes psychiques, le christianisme revêtira, au cours de la prochaine ère équinoxiale, une forme savante et splendide. La période des Poissons fut (au moins dans la majorité des fidèles, sinon chez quelques docteurs) le temps de la foi obscure et simple. La période du Verseau sera, dans la majorité des fidèles, le temps de la divulgation du christianisme psychique et scientifique, de ce que le Directeur de cette *Revue* a nommé prophétiquement : le *Catholicisme expérimental*. La période des Poissons fut l'adoration des bergers ; la période du Verseau sera l'adoration des mages.

Et il ne faudra pas s'y endormir dans la victoire, mais tout préparer, afin que les périodes suivantes n'amènent point des déchéances pareilles à celles que contemplèrent le Taureau et le Bélier.

Des chrétiens ne sauraient admettre le fatalisme. L'homme est fait pour *obéir à Dieu* et pour *être obéi* par la nature et la destinée. Les constellations correspondant aux signes de terre et de feu, ne déterminent pas nécessairement des périodes équinoxiales de déchéance. Si l'humanité veut, elles détermineront : celles correspondant aux signes de terre, des périodes de puissance et de profondeur ; celles correspondant aux signes de feu, des périodes d'ardeur et d'expansion, et compléteront sans l'altérer l'œuvre effectuée au cours des périodes régies par les constellations correspondant aux signes d'air.

Non seulement les grandes périodes équinoxiales, mais les divers cycles et les séjours des planètes en régions d'air, de feu ou neutres peuvent être domptés, et leurs résultats commués, grâce à de fermes initiatives soumises à la Providence. Par exemple, les séjours d'Uranus en région de feu, et de Neptune en région d'air, ne fomenteraient pas de révolutions, mais des innovations légitimes, si les chefs d'Etat et les ministres osaient décider à temps les équitables réformes et expulser à temps les pernicioeux meneurs. Et il en va de même de tous les présages astraux. Le libre arbitre humain peut s'élever, avec le secours de Dieu, au-dessus de l'Histoire future et la faire au lieu de la subir.

Souhaitons qu'un jour se fonde un collège d'Initiés chrétiens qui dresseront d'avance les thèmes des nations, le canevas cyclique et planétaire des événe-

ments, puis, par la Prière unie aux multiples sciences de l'économie politique et la psychologie des foules jusqu'à la télépathie et au psychisme transcendantal, arracheront le Mal de l'Histoire à venir et y enracineront le Vrai, le Beau et le Juste. Alors, on dira, non plus, comme un aphorisme inappliqué, mais comme une certitude efficace et vivante, que « gouverner, c'est prévoir ».

ALBERT JOUNET.

ENCORE LES MATÉRIALISATIONS

Lettre de M. Gabriel Delanne

Paris, le 1^{er} décembre 1905.

MON CHER CONFRÈRE,

Je lis dans votre numéro de ce jour, sous le titre : *Bizarre procédé de discussion*, une note dans laquelle vous semblez croire que les Spiritistes dédaignent les arguments de leurs adversaires et redoutent la discussion. Comme directeur de la *Revue scientifique et morale du Spiritisme*, mise en cause, permettez-moi de répondre, aussi brièvement que possible.

Les Spiritistes ne font pas fi des théories opposées aux leurs, ce qui serait très sot de leur part, mais ils s'étonnent, à juste titre, de voir rééditer des hypothèses qui ont été très souvent et très complètement démontrées insuffisantes, dans leurs livres et dans leurs journaux. Telle est celle de la création de la forme matérialisée par la pensée extériorisée du médium. Dans les quelques lignes consacrées à une revue de la presse, on ne peut énumérer toutes les raisons qui motivent l'opinion critique du rédacteur, c'est pourquoi la note incriminée par vous est si concise. Ceci dit, arrivons au fait.

Vous avez reconnu que Mme Letort a battu en brèche, les unes après les autres, toutes les parties de votre explication et, cependant, elle n'a pas utilisé toutes les armes dont nous disposons. Il reste encore quelques arguments à faire valoir, qui ne manquent pas de valeur, entre autres, celui que l'on pourrait invoquer dans le cas où l'apparition parle ou écrit en employant une langue totalement inconnue du médium. L'exemple typique est celui d'Estelle Livermore, qui a laissé des autographes écrits de sa propre main fantômale, alors que Kate Fox, le médium, ignorait notre langue et n'avait jamais vu l'écriture de Mme Livermore vivante (1).

(1) Pour ne pas abuser de votre hospitalité, je me contente de signaler les cas de : *Népenthès*, écrivant en grec. Médium, Mme d'Espérance; un esprit parlant en Amérique le langage des îles Havaï, (Aksakof). En Angleterre, une matérialisation parlant le langage hindou. Eglinton médium, etc.

En second lieu, William Crookes a constaté que l'esprit matérialisé de Katie King était conformé intérieurement comme un être humain ordinaire : qu'elle respirait, que son cœur battait, qu'elle parlait, se déplaçait, etc. Dernièrement, dans des expériences faites à la villa Carmen, en Algérie, en compagnie du professeur Richet, nous avons vu l'apparition produire du carbonate de baryte, en soufflant dans une dissolution de ce corps, ce qui démontre que le fantôme brûlait du carbone dans ses poumons. Pensez-vous que la pensée du médium soit capable de construire de toutes pièces une organisation humaine, quand ce médium est une jeune fille qui n'a pas l'ombre d'une connaissance anatomique? Je crois qu'il n'y a pas lieu d'insister sur ce point, et je passe à votre deuxième objection. Vous la formulez en ces termes :

« Si donc on accepte l'hypothèse de la survie, il faut, de deux choses l'une :

« 1^o Ou admettre que, parmi le nombre incalculable et pour ainsi dire infini des formes terrestres d'un même individu, quelques-unes seulement, choisies arbitrairement, survivent — et cela ne se peut concevoir.

« 2^o Ou admettre que toutes les formes sans exception, qu'ont revêtues les hommes, depuis qu'il y a des hommes, flottent et pullulent dans l'espace, ce qui n'est pas moins absurde. »

C'est le premier terme du dilemme que les Spiritistes acceptent, avec cette modification que ce ne sont pas quelques-unes des formes choisies arbitrairement que l'esprit peut reconstituer, mais intégralement toutes celles qui ont constitué son type terrestre. Autrement dit, le périsprit, ou corps de l'âme, conserve d'une manière indélébile les traces indestructibles de toutes ses apparences physiques, et un simple acte de sa volonté suffit à ressusciter l'une quelconque d'entre elles.

Pour que cette dernière proposition soit démontrée, il faut établir : 1^o l'existence du corps fluide pendant la vie ; 2^o sa survivance après la destruction du corps ; 3^o les modifications qu'il subit sous l'influence de la volonté en reconstituant une forme évanouie, disparue depuis longtemps.

Il me faudrait rééditer mon livre : *L'âme est immortelle*, pour vous donner toutes ces preuves en détail. Je les résume sommairement : La réalité objective du périsprit s'établit pendant la vie :

1^o Par l'observation des cas de dédoublement de l'être humain, autrement dit de bilocation, montrant le corps d'un côté et l'âme de l'autre, tous deux ayant exactement la même apparence. (Cas de Saint Al-

phonse de Liguori, de Sainte Marie d'Agréda, ou certains exemples recueillis par les savants de la *Société Anglaise de Recherches psychiques*).

2° Dans les séances de matérialisation, en contrôlant électriquement, comme l'ont fait Crookes et Varley, la présence du corps du médium dans le cabinet, tandis que le double se montrait au dehors.

3° En photographiant ce double. (Expériences de M. de Rochas, du Dr Hasdeu et de M. Istrati, du capitaine Volpi, etc.)

Ce corps spirituel existe donc pendant la vie. Il est le modèle, l'idée directrice, suivant l'expression de Claude Bernard, qui édifie le corps et maintient pendant toute la vie le type individuel et structural de chaque individu, malgré le renouvellement incessant de la matière corporelle. C'est par lui que le souvenir peut se conserver.

Après la mort, l'expérience établit que la dissolution du corps physique n'a pas atteint le périsprit, puisque la forme extérieure et interne de l'être vivant persiste dans l'espace, avec tous les *détails anatomiques* de sa structure. (Voir les photographies spirites obtenues par Aksakof, Mumler, le Dr Wolf, Hartmann, etc. Les photographies de formes matérialisées (William Crookes, le professeur Boutlerow, etc. Enfin, les empreintes et les moulages de corps fluidiques obtenues en Amérique par le professeur Denton; en Angleterre, par Reimers et Oxley; en Italie, avec Eusapia, par le chevalier Chiaïa, les Drs Bozzano, Vizani Scozzi, etc., etc.)

Il reste à établir que le périsprit conserve le pouvoir de reproduire l'une quelconque des formes que l'être humain a revêtues pendant le cours de sa vie terrestre. Comme toujours, appuyons nous sur les faits. Puisque vous citez souvent M. Erny, voici deux exemples empruntés à son livre; il les a tirés des rapports de M. Brackett, un observateur très sérieux :

« J'ai vu, dit M. Brackett, dans une séance de matérialisations, un grand jeune homme, se disant le frère de la dame qui m'accompagnait, et à qui cette dame disait : « Comment pourrais-je vous reconnaître, puisque je ne vous ai vu qu'enfant ? » Aussitôt la forme diminua de taille peu à peu, *jusqu'à ce qu'elle eût celle du petit garçon que la dame avait connu*. J'ai constaté, ajoute Brackett, d'autres cas du même genre ».

Voici encore une attestation du même auteur :

« Une des formes qui parut chez Mme F... dit être Bertha, nièce par alliance de Brackett, et comme ce dernier semblait en douter, la forme disparut et revint avec la voix et la taille d'un enfant de quatre ans, âge auquel elle était morte. Ce n'était pas un dédoublement, car le médium a un accent allemand, Bertha ne

l'a pas. Quant à être une figurante payée par Mme F... je défie qui que ce soit de se dématérialiser devant moi comme l'a fait Bertha. »

Alors même que ces phénomènes seraient incompréhensibles, il faudrait les accepter quand même, puisqu'ils se produisent. Mais ils perdront peut-être un peu de leur étrangeté si l'on montre que, déjà pendant la vie, cette faculté de reproduire physiquement le passé, cette sorte de mémoire organique, peut être constatée chez certains individus. C'est à des savants officiels que nous emprunterons cette démonstration. MM. Bourru et Burot, médecins de l'hôpital militaire de Rochefort, ont publié une étude sur un hystérique nommé Louis V..., qui a présenté jusqu'à six états de la mémoire, en corrélations avec six états de sa vie, caractérisés par six états physiologiques déterminés. Or, si, par suite de l'application de l'aimant ou d'un esthésiogène comme le chlorure d'or, on provoquait une paralysie, une contracture ou une anesthésie d'une partie du corps, cette modification organique amenait automatiquement la modification concomitante du caractère, et réciproquement, si on remplaçait le sujet par suggestion à une époque de son passé où il avait eu, par exemple, une paralysie de la jambe gauche, celle-ci se produisait immédiatement, alors même qu'il avait perdu normalement le souvenir de cette période de son existence, et que les expérimentateurs ignorassent que ce phénomène devait se produire.

Si toutes les molécules de son corps ont été remplacées un très grand nombre de fois pendant cet intervalle de temps, et si le corps fluide n'existe pas, dans quelle partie de l'être est conservé ce souvenir organique du passé ?

Voici un second exemple, d'un autre genre, emprunté à M. P. Janet, dans son livre sur l'*Automatisme psychologique*.

En reportant un sujet, par suggestion, à une époque quelconque de son passé, on réveille en lui tous les souvenirs de cet âge et l'état correspondant du corps. Je cite textuellement :

« Voici une observation qui ressemble à une plaisanterie et qui est cependant exacte. Je suggère à Rose que nous ne sommes plus en 1888, mais en 1886, au mois d'avril, pour constater simplement les modifications de sensibilité qui pourraient se produire. Mais voici un accident bien étrange ; elle gémit, se plaint d'être fatiguée et de ne pouvoir marcher. « Eh bien ! Qu'avez-vous donc ? — Oh rien, mais dans ma situation... — Quelle situation ? » Elle me répond d'un geste, son ventre *s'était subitement gonflé et tendu* par un accès subit de tympanite hystérique : *je l'avais, sans le savoir, ramenée à une période de sa vie pendant*

laquelle elle était enceinte. Il fallut supprimer la suggestion pour faire cesser cette mauvaise plaisanterie.... »

Je pourrais citer d'autres exemples, mais il faut se borner. Je conclus en disant que si l'on peut observer que, dans certains cas, le corps physique reprend, sous l'influence d'une idée, une des formes qu'il a revêtues dans le passé, cela sera encore plus facile au périsprit, matière infiniment plus plastique que la chair humaine.

Excusez-moi, mon cher confrère, d'avoir pris autant de place, mais je n'ai fait qu'un sommaire bien insuffisant de tous les faits qu'il faudrait énumérer pour étudier sérieusement les phénomènes de matérialisations.

Vous comprendrez maintenant, j'espère, pourquoi la note de ma revue était si courte. En résumé, le spiritisme s'appuie exclusivement sur des FAITS ; et lorsque les spiritualistes auront compris l'immense portée de ses démonstrations, ce jour-là, le matérialisme disparaîtra, pour le plus grand profit de l'humanité.

Veuillez agréer, mon cher confrère, l'assurance de ma considération distinguée.

G. DELANNE.

Lettre de M. Ed. Dace

M. Ed. Dace, dont nous avons publié, dans un de nos derniers numéros, une lettre si intéressante, a été pris à partie, au sujet de cette lettre, par la *Revue scientifique et morale du spiritisme*. M. Ed. Dace nous communique la réponse qu'il adresse à M. Gabriel Delanne. Nous en reproduisons l'extrait suivant :

Permettez-moi de vous rappeler une expérience que vous pourrez tenter quand vous le désirerez. Elle aura deux avantages, car elle démontrera au lecteur de bonne foi, le bien-fondé de l'assimilation que je fais de la suggestion et des matérialisations, et ce sera un fait scientifique que vous pourrez joindre à ceux que publie tous les mois votre *Revue*.

Ayant le bonheur de posséder un médium à matérialisation, qui se doublait d'un peintre de talent, deux expérimentateurs eurent la fantaisie suivante : Faire examiner au médium, avec autant d'attention que s'il s'agissait de la reproduire de souvenir, une ravissante tête de jeune fille faite d'imagination. Quand le médium déclara que les traits étaient suffisamment gravés dans sa mémoire, on tenta une séance où fut évoquée l'ombre de celle qui n'avait point existé... Eh bien, cette ombre-là vint dans tout le resplendissement de sa jeunesse et de sa fraîcheur.

Je sais bien qu'il faut être très mécréant pour pro-

faner ainsi les dogmes spiritiques, et je regrette que vous ne croyiez pas à Satan, pour répondre que c'est lui qui se revêtit de la forme juvénile de la belle enfant ! Il est vrai qu'il y a les esprits légers, et avec eux on explique tant de choses...

Maintenant, une telle expérience pourrait-elle concorder avec les données mêmes du spiritisme ? Hélas ! oui, et cela m'ennuie bien pour vous, Monsieur, croyez-le.

Les spirites pensent, avec raison, n'est-ce pas, que le périsprit des esprits peut se modeler suivant leur volonté et nous les présenter tels qu'ils sont, tels qu'ils furent, tels qu'ils veulent. C'est même grâce à cela que Victor Hugo a écrit tant de mauvais vers depuis qu'il est mort. Or, si le périsprit des désincarnés peut cela, le fluide des médiums — lisez une partie de leur périsprit — jouit évidemment de la même propriété. Il peut donc, dès qu'il est extériorisé, se présenter sous une forme intensément imaginée (création suggestive verbale, ou mentale, ou auto-suggestive).

On peut donc conclure, en bonne logique, qu'une *matérialisation ne prouve et ne peut prouver* que le fait même qui la constitue, savoir : *l'objectivation d'une forme, grâce à un certain concours de forces psychophysiques ou bio-chimiques, c q f d*, comme on dit en mathématiques.

Quant à la survie, sa preuve n'est pas plus dans une table qui remue que dans une matérialisation, mais bien dans l'ensemble de la conduite morale du phénomène, qui peut constituer une présomption ou même une preuve d'identité. Il faut être sérieux quand on parle science.

Mais je m'en voudrais d'insister. Je compte que vous ne refuserez pas, Monsieur, avec la courtoisie qui vous est familière, d'insérer ma réponse dans le plus prochain numéro de votre *Revue*.

Veuillez croire, Monsieur le Directeur, à toute ma considération.

ED. DACE.

Le Fantôme de la Villa Carmen

LES EXPÉRIENCES DE M. CHARLES RICHET.

Les journaux ont abondamment parlé depuis quelques semaines des phénomènes, dits de matérialisation, que M. Charles Richet a pu observer à loisir, en Algérie, chez M. le général Noël, à la villa Carmen. Ces phénomènes, semblables à d'autres que nous avons eu maintes fois l'occasion de décrire, empruntent une importance particulière à la personnalité du grand savant qui les a constatés. M. Charles Richet a

vu, de ses yeux vu, ce qui s'appelle vu. Il a pris toutes les précautions possibles pour éviter la fraude. Il ne dit pas : ces phénomènes sont possibles. Il dit : ces phénomènes sont réels. Aussi bien nous allons lui laisser la parole, en empruntant de longs extraits à la relation qu'il a publiée dans le dernier numéro des *Annales des Sciences psychiques*.

Voici d'abord comment M. Charles Richet décrit les conditions dans lesquelles les expériences furent faites :

Les personnes assistant à ces expériences étaient M. le général Noël, Mme Noël, Mlle X..., M. Gabriel Delanne et les trois filles de M. B..., officier retraité : Marthe (19 ans), Paulette (16 ans), Maia (14 ans). Marthe a été fiancée à Maurice Noël, le fils de M. et Mme Noël, qui est mort au Congo il y a un an. Il est probable que la plupart des phénomènes qui se sont produits étaient dus à l'influence de Marthe comme médium. En effet, les diverses personnes étaient en dehors du rideau où se produisaient les matérialisations, tandis que Marthe restait assise dans le cabinet, derrière le rideau. Deux fois à ces expériences, derrière le rideau, prit part une personne, nommée Ninon, chiromancienne de profession ; mais son rôle a été assez nul, car elle ne fut là que deux fois. Une négresse au service de M. Noël, jeune fille de vingt-deux ans, nommée Aïscha, a pris part aussi, soi-disant comme médium, à ces séances, et elle restait derrière le rideau. Mais son rôle paraît avoir été assez médiocre ; car, dans plusieurs expériences où il y a eu des phénomènes importants, Marthe était seule, sans Aïscha ni Ninon.

La salle où ont eu lieu ces expériences est un petit kiosque situé dans le jardin de la villa Carmen, où logent M. et Mme Noël. Ce kiosque est complètement séparé de toute habitation ; il n'est composé que d'une seule pièce, et il est bâti sur une écurie-remise. Cette salle a deux fenêtres et une porte d'entrée. Une des fenêtres donne sur la rue, à une très grande hauteur (de 5 mètres). L'autre fenêtre donne sur l'escalier qui conduit du jardin à la rue. (Le jardin est en pente très abrupte de la rue Fontaine-Bleue à la rue Darwin.) La porte donne sur le jardin. Chacune des deux fenêtres est condamnée et recouverte d'une toile clouée au mur. Par-dessus cette toile clouée se trouve un rideau de tapisserie épais qui est aussi cloué au mur. Le plancher de la salle est formé d'un carrelage en petites dalles cimentées. Par-dessus est cloué une sorte de tapis linoléum, qui, près du cabinet, est lui-même recouvert d'un tapis de feutre peu épais.

Le cabinet n'est constitué que par un baldaquin formant un triangle dans un des angles de la salle. Ce triangle représente un triangle rectangle dont l'hypoténuse a environ 2 m. 50. La hauteur du baldaquin est de 2 m. 10. Celle de la pièce est de 2 m. 60. Il y a donc 0 m. 50 d'espace entre le dais du baldaquin et le plafond.

Le triangle est fermé par un rideau de tapisserie très épaisse et sombre. Ce rideau court sur une tringle au moyen d'anneaux.

Au devant du rideau, en laissant à peine assez d'espace pour qu'on puisse passer, est une table circulaire en bois noir, autour de laquelle nous étions groupés dans l'ordre suivant (presque toujours).

En regardant le rideau comme au théâtre, et en prenant la droite du spectateur, on avait successivement autour de

la table : Maia, Mlle X..., moi-même, Paulette, G. Delanne, Mme Noël, le général Noël.

Avant la séance, je faisais l'exploration minutieuse de toute la pièce, du baldaquin, des rideaux, des fauteuils (qui étaient soulevés), d'une baignoire et d'un vieux bahut rangés dans le fond, de sorte que je puis *affirmer* que nulle personne n'était cachée dans la pièce. En outre, comme les rideaux des fenêtres étaient cloués, qu'il n'y a pas de trappes dans le plancher, ni de fausse porte dans le mur, je puis en toute certitude *affirmer* que nulle personne étrangère ne pouvait pendant la séance pénétrer dans la salle.

La lumière était donnée par la lumière d'une bougie mise dans une lanterne photographique à verre rouge qu'on plaçait à une certaine hauteur (2 m. 25) au-dessus de la porte.

M. Richet entre ensuite dans le détail des expériences. La première qu'il décrit prouve nettement selon lui que le fantôme de la forme qui apparaissait possédait quelques-uns des attributs de la vie :

« Le vendredi 1^{er} septembre, Marthe et Aïscha vont s'asseoir derrière le rideau ; devant le rideau se trouvent les assistants habituels : M. Noël, Mme Noël, G. D., Paulette, B..., Ch. R..., Mlle X..., Maia B... J'avais préparé un flacon contenant de l'eau de baryte, limpide, et disposé de telle sorte qu'en soufflant dans un tube de caoutchouc, on pouvait faire barboter l'air expiré dans l'eau de baryte. Après divers phénomènes, sur le détail desquels je n'insiste pas, B. B. (c'est le nom par lequel se désigne lui-même le fantôme) demande à faire l'expérience de la baryte. A ce moment il se penche en dehors du rideau, et je distingue nettement par la fente du rideau Aïscha, assise très loin de B. B., et Marthe, dont je ne vois pas bien la figure ; mais je reconnais sa robe, la chemisette de son corsage, et ses mains. G. Delanne, qui était plus près de moi, assure qu'il voit la figure.

« Alors B. B. se penche en dehors du rideau. Le général prend de mes mains le tube à baryte et le donne à B. B. qui essaye de souffler, en se penchant un peu en avant du rideau, à gauche. Pendant ce temps, je vois très bien toute la forme de Marthe, qui est placée en arrière et à gauche de B. B. ; Aïscha est toujours immobile et très loin. G. Delanne me fait remarquer à haute voix qu'on distingue Marthe tout entière, et, comme le point capital de l'expérience est précisément dans la vue complète de Marthe, toute mon attention est portée sur elle. Cependant j'entends B. B. qui essaye de souffler dans le tube ; mais il souffle mal, et sa respiration, ne passant pas à travers le tube, mais passant au dehors, ne fait pas de barbotage.

« B. B. fait de vains efforts, et on entend son souffle. Alors le général lui explique qu'il faut faire *glouglou*, ce qui n'arrive que si l'on fait passer l'air expiré par le tube. Alors enfin B. B. réussit à faire *glouglou*. Il souffle avec force, j'entends le barbotage qui dure environ une demi-minute ; puis B. B. fait signe de la tête qu'il est fatigué, et qu'il ne peut plus continuer. Alors il me passe le tube à baryte : je constate que le liquide est devenu tout blanc. »

Nous supprimons les commentaires dont M. Richet accompagne le récit de cette première expérience et nous passons à la suivante :

2^o Le phénomène suivant m'a paru d'une importance primordiale.

L'expérience fut faite dans les mêmes conditions que les autres, à cela près que Mlle X. n'était pas présente. (Mardi 29 août.)

B. B. commence par apparaître dans l'ouverture du rideau, puis il rentre. Mais à peine B. B. est-il rentré, que je vois, sans que le rideau se déplace, une lueur blanche sur le sol, en dehors du rideau, entre la table et le rideau. Je me lève à demi pour regarder par-dessus la table. « Je vois comme une boule blanche, lumineuse, qui flotte sur le sol, *et dont les contours sont indécis*. Puis, *par transformation de cette luminosité blanchâtre*, s'élevant tout droit, très rapidement, comme sortant d'une trappe, paraît B. B. De pas très grande taille, à ce qu'il me semble. Il a une draperie, et, je crois, comme un cafetan avec une ceinture à la taille. Il se trouve alors placé entre la table et le rideau, étant *né*, pour ainsi dire, du plancher, en dehors du rideau (*qui n'a pas bougé*). Le rideau tout le long de l'angle est cloué au mur, de sorte *qu'un individu vivant*, pour sortir du cabinet par là, n'eût eu d'autre moyen que de ramper sur le sol et de passer sous le rideau. Mais l'issue a été subite, et la tache lumineuse sur le plancher a précédé l'apparition de B. B. en dehors du rideau, et il s'est élevé tout droit (*en développant rapidement sa forme d'une manière rectiligne*). Alors B. B. cherche à venir, à ce qu'il me paraît, parmi nous, mais il a une démarche claudicante, hésitante. Je ne saurais dire s'il marche ou s'il glisse. A un moment il chancelle, comme s'il allait tomber, en claudiquant avec une jambe qui semble ne plus pouvoir le soutenir (je donne mon impression). Puis il va vers la fente du rideau. Alors, sans ouvrir, à ce que je crois, le rideau, tout à coup il s'affaisse, disparaît par terre, et en même temps on entend un bruit de clac clac, comme le bruit d'un corps qui se jette par terre. Très peu de temps après (*deux, trois ou quatre minutes*), aux pieds mêmes du général, dans la fente du rideau, on voit encore la même boule blanche (*sa tête?*) *apparaître au ras du sol puis un corps se forme*, qui remonte rapidement, tout droit, se dresse, *atteint une hauteur d'homme*, puis soudain s'affaisse sur le sol : avec le même bruit clac clac d'un corps qui tombe sur le sol. Le général a senti le choc des membres, qui, se jetant sur le sol, ont heurté sa jambe avec quelque violence (1). »

Cette expérience semble décisive à M. Charles Richet, car la formation d'une tache lumineuse sur le sol, laquelle se change ensuite en un être marchant et vivant, ne peut être, selon lui, obtenue par aucun truc.

Autre phénomène :

Plusieurs fois, par exemple le 24 août, trois fois, je l'ai vu s'enfoncer dans le sol tout droit : « Il se rapetisse tout d'un coup, et sous nos yeux disparaît dans le sol ; puis se relève soudain en ligne verticale. C'est la tête avec le turban et la moustache noire, et comme l'indication des yeux, qui grandit, remonte, remonte jusqu'à atteindre plus haut même que le rebord du baldaquin. A certains mo-

ments, il est forcé de se pencher et de se courber, *à cause de cette grande taille qu'il a prise*. Alors soudain sa tête baisse, baisse jusques au sol, et disparaît. Il a fait cela trois fois de suite. En essayant de comparer ce phénomène à quelque chose, je ne peux mieux trouver *pour la production rapide et rectiligne du personnage* que les marionnettes qui sont dans des boîtes à surprise, et qui sortent tout d'un coup. Mais je ne connais rien qui ressemble à cet évanouissement dans le sol en ligne droite, de sorte qu'à un moment donné, il semble que la tête soit seule sur le sol et qu'il n'y ait plus de corps. »

Cette dernière expérience a, pour nous, un intérêt particulier. Elle semble, en effet, infirmer les théories spirites, et notamment celles que M. Delanne expose dans la lettre qu'on a lue plus haut.

Si, en effet, le périsprit n'est que la forme du corps ou, si l'on préfère, la survivance de toutes les formes que le corps a prises durant son existence terrestre, il est certain qu'il ne peut s'agir ici de périsprit, puisque le fantôme avait allongé sa taille au-delà des proportions humaines....

Mais passons.

M. Charles Richet commente ensuite la série des photographies qu'il a pu prendre des expériences dont on vient de lire le récit et de quelques autres.

Puis il arrive à ces conclusions. Une à une il répond aux objections que l'on pourrait lui opposer. Il démontre que toutes les possibilités de supercherie étaient écartées.

Puis il déclare :

Il est permis de supposer que le phénomène, si mystérieux, si miraculeux presque, qu'on nomme la *matérialisation*, s'accompagne d'une sorte de désagrégation (?) de la matière préexistante, de sorte que la matière nouvellement formée se forme aux dépens de l'ancienne matière, celle du médium, et que le médium *se vide*, pour ainsi dire, afin de constituer le nouvel être, lequel émane de lui, et auquel on ne peut toucher sans nuire au médium.

Si réellement Marthe était un clown habile, si elle avait cette astuce prodigieuse, elle eût certainement compris qu'une manche vide clouée au fauteuil d'Aïsha donnerait l'impression d'une manche vide. D'autant plus que rien n'eût été plus facile que de dissimuler cette manche, comme le reste du corps, derrière la draperie. Je ne crains pas de dire que cette vacuité de la manche, *loin de prouver la fraude, établit au contraire qu'il n'y a pas de fraude, et semble parler en faveur d'une sorte de désagrégation matérielle du médium que le médium était incapable de soupçonner*.

Mais je ne veux pas aller plus loin dans la théorie. Il est trop tôt encore, et de nouvelles expériences sont nécessaires. Je ne veux même pas me hasarder à une affirmation définitive du phénomène. Car, malgré toutes les preuves que je donne, malgré tout ce que j'ai vu et touché, malgré les photographies, si probantes cependant, je ne puis me résoudre encore à admettre dans toute sa plénitude, et avec toutes les conséquences prodigieuses que cela entraîne, le fait de la matérialisation. C'est trop demander à un physiologiste que de lui faire accepter ainsi un fait aussi extraordinaire et invraisemblable ; et je ne me rendrai pas si facilement, même à l'évidence.

(1) Les mots entre guillemets sont la reproduction textuelle de mes notes. Les mots soulignés ne sont pas dans mes notes. Je les introduis ici pour rendre intelligible une rédaction écrite fort vite, pour moi-même, et souvent obscure.

(Note de l'auteur.)

Toutefois, j'ai cru devoir mentionner ces faits, de même que Sir William Crookes a cru devoir, dans des temps plus difficiles, rapporter l'histoire de Katy King. Après tout, il se peut que j'aie été trompé. Mais l'explication d'une telle erreur aurait une importance considérable.

Et puis — faut-il le dire? — je ne crois pas que j'aie été trompé. Je suis convaincu que j'ai assisté à des réalités, non à des mensonges. Certes, je ne saurais dire en quoi consiste la *matérialisation*. La solution de ce problème est peut-être toute différente de celle que lui donnent naïvement les spirites. Je suis seulement prêt à soutenir qu'il y a là quelque chose de profondément mystérieux, qui changera de fond en comble nos idées sur la matière et sur la vie.

CHARLES RICHEL.

Tel est le récit de M. Charles Richet.

Pour ne pas fatiguer le lecteur en lui reparlant à nouveau de nos hypothèses, nous ne ferons aujourd'hui aucun commentaire. Nous prierons seulement les curieux que ce genre de phénomènes intéresse de lire avec soin les procès-verbaux de M. Richet, et d'y réfléchir. Nous serions bien étonnés s'ils jugeaient que les théories spirites expliquent mieux que nos hypothèses ces étranges manifestations...

Du moins, nos hypothèses ont-elles sur les théories spirites l'avantage de n'être que des hypothèses, des essais d'explication, qui n'ont rien d'immuable et de dogmatique, et que nous proposons seulement comme des amorces à la discussion.

DUNGLAS HOME

Mme la princesse de Metternich écrit ses *Mémoires*. Voici un chapitre de cette œuvre encore inédite, et qui concerne justement Dunglas Home, le médium extraordinaire dont nous parlions dans notre dernier numéro.

Beaucoup de personnes qui, comme moi, vivaient à Paris en 1863, se souviendront encore, aujourd'hui, de Dunglas Home.

Je crois qu'il fut un des premiers à faire profession de spiritisme. Depuis le XVIII^e siècle, où Cagliostro avait produit tant de sensation, on n'avait — d'après ce que je sais — vu personne qui se nommât spirite et se présentât sous ce titre.

Il y avait bien les tables dansantes et ballantes, puis les crayons qui écrivaient sous les manipulations de bons médiums. Quant à moi, je confesse que je ne voyais qu'un truc amusant dans les tables dansantes, et que je n'ai jamais réussi à déchiffrer les pattes de mouche mystérieuses.

Alors, on entendit un beau jour que Dunglas Home était arrivé, célèbre spiritiste d'Amérique qui traitait avec grand mépris les petites manifestations dont on s'occupait et qui en haussait les épaules. On colportait qu'il appartenait au monde des grands « médiums », qui sont pénétrés d'un zèle sacré et établissent la communication entre ceux qui vivent et ceux qui peuplent l'univers sous forme d'esprits.

Dunglas Home, précédé d'une grande renommée, sut aussitôt que Napoléon et l'impératrice Eugénie se sentaient attirés par toutes les choses surnaturelles. Il n'était donc pas difficile, pour lui, d'être introduit auprès de Leurs Majestés, afin de leur démontrer les relations qui existent entre les vivants et les morts, ou, comme il s'exprimait toujours, « ceux qui sont partis ».

Les séances spiritistes des Tuileries firent beaucoup parler d'elles. L'Empereur, l'Impératrice et toute la Cour s'exprimaient en des termes de grande surprise sur ce qu'ils avaient vu. On racontait, par exemple, que deux énormes caisses de boules, qui ne pouvaient être mises en mouvement qu'avec grande difficulté par six hommes, quand on levait, au printemps, les tapis, s'étaient, d'elles-mêmes, mises en mouvement et avaient marché jusqu'au milieu du salon!... On ajoutait que les fauteuils et les chaises avaient fait une course furieuse d'un coin de la chambre jusqu'à l'autre, comme portées par un ouragan. Les cristaux des lustres avaient dansé, tandis qu'on entendait frapper des coups de toutes parts; en somme, un vrai sabbat. L'Empereur avait fait prier quelques messieurs qui s'occupent de physique (je crois, des professeurs de l'Université) de prendre part à la séance, en les priant d'approfondir l'affaire pour trouver une explication de ces phénomènes étranges qui, peut-être, émanaient de l'électricité ou d'une force quelconque encore inconnue. Les invités ne trouvaient aucune explication et — bien qu'ils fussent très incrédules au sujet du spiritisme — ils exprimaient une réelle surprise sur ce qu'ils avaient vu.

Je ne saurais dire si Napoléon fut honoré d'une manifestation spéciale des « Esprits », mais je ne le crois pas.

Les expériences des Tuileries produisirent, cela va sans dire, une curiosité générale, et tout le monde voulut faire la connaissance de Home. Mais, puisqu'il se donnait pour un monsieur assez riche et ne prétendait jamais à recevoir des honoraires, c'était impossible de se trouver avec lui autrement que dans des maisons d'amis communs.

★ ★

Un de nos amis, le prince Joachim Murat, à qui Home était recommandé d'Amérique et de Russie, le réunit avec nous chez M. et Mme de J..., que nous connaissions de Trouville. On fixa, de commun accord, un soir où Home viendrait chez eux pour nous introduire dans le monde des esprits. Mme de J..., qui était très pieuse et ne se sentait pas du tout attirée par les prétendus spectres, ne voulait pas se prêter à inviter Home chez elle. Aussi, son mari hésitait. Mais on les persuada en déclarant, conformément à la vérité, que Home lui-même était non seulement un catholique croyant, mais qu'il avait aussi induit sa femme, une princesse russe qu'il avait épousée, à changer la foi orthodoxe pour le catholicisme. On

ajoutait que celle-ci, après la naissance d'un fils, tombant gravement malade, avait supporté ses souffrances avec une patience infinie, et que ses derniers moments avaient été édifiants. Pendant sa longue maladie, elle racontait souvent que tous les jours une forme féminine apparaissait devant son lit, couverte d'un long voile blanc. Cette apparition lui disait : « Le voile qui me couvre deviendra toujours plus court. Quand il ne couvrira plus que mon visage, l'heure de ta mort sera proche ; — au moment où tu verras ma face, tu abandonneras cette terre ! »

Après avoir reçu la sainte communion, elle aurait déclaré à haute voix, devant tous les assistants, qu'elle jurait, sur la sainte hostie qu'elle venait de recevoir, que tout ce que son mari disait sur les rapports avec le monde des esprits était la pure vérité. Lorsque la femme, mourante, eut fait la déclaration que son mari n'était ni sorcier ni imposteur, elle se dressa et s'écria, avec une expression ineffable de béatitude : « Je la vois ! » et elle expira.

Cette histoire me fut confirmée par des gens très dignes de foi et qui n'approuvaient pas du tout les expériences de Home. Ils en tenaient le récit de deux témoins qui avaient assisté à la mort de Mme Home. Mais revenons à la séance chez Mme de J...

Le bel appartement, spacieux et élégamment meublé, de la rue de la Paix était splendidement illuminé ; il n'avait rien pour exciter des frissons. Au contraire. On sentait, par les préparatifs mêmes, que M. et Mme de J... ne voulaient rien savoir des « esprits », et les assistants devaient voir, bien voir, pour que rien n'échappât à leurs regards.

Nous étions environ quinze personnes.

Il pouvait être neuf heures lorsque nous entrâmes. M. Home n'était pas encore là. La maîtresse de maison, qui semblait un peu énervée, émettait des doutes sur l'exactitude des esprits et prévoyait un *fiasco*. Pendant cette conversation, la porte s'ouvrit et livra passage au prince Murat, accompagné de Home. Un petit frisson courut parmi les dames, mais il passa aussitôt lorsqu'elles virent devant elles un monsieur élégant, d'un aspect tout à fait correct, avec des manières d'homme du monde, qui se fit présenter avec des façons aimables. Home pouvait avoir, alors, entre trente et quarante ans. De taille moyenne, svelte, avec des cheveux d'un blond roux joliment ondulés, une moustache de la même couleur, des yeux bleus très clairs, un teint légèrement blanc, il n'avait rien du tout de spectral. Il était habillé avec beaucoup d'élégance, habit noir, cravate blanche, gants gris-perle et trois grosses perles au plastron. En un mot, un gentleman de pied en cap. Il parla un très bon français, avec un léger accent anglais.

Après les premières salutations, on s'assit. Chacun choisissait sa place selon son goût. Mais la plupart se tenaient près de la table ronde placée devant un sofa et couverte d'un tapis. Home s'assit dans un fauteuil éloigné de trois ou quatre mètres de la table. Ce fau-

teuil, je le notai à dessein, se trouvait isolé au milieu de la chambre, en sorte qu'une communication entre lui et la table était absolument impossible et qu'on pouvait suivre exactement chacun des mouvements de l'opérateur.

Celui-ci dit d'une façon tout à fait naturelle et d'une voix un peu fatiguée : « Je ne sais pas s'« ils » sont déjà ici et même pas s'« ils » viendront ! »

Ces mots nous impressionnèrent. « Ils », les esprits !

Home rejeta la tête, ferma à moitié les yeux, devint de plus en plus pâle et, soudainement, on l'entendit demander : « *Bryan, are you here?* » Dans la même seconde, deux coups secs venant de l'intérieur de la table répondirent, et ils avaient un son si étrangement dur que maintenant encore j'en garde le souvenir. « Bryan se rend presque toujours à mon appel », murmura Home, « c'était mon meilleur ami ». A peine avait-il dit ces paroles, que la danse effrénée des cristaux du lustre commença. Partout on entendit des coups secs aux murs et aux meubles, et une chaise ne résista pas au désir de se mettre en mouvement dans une marche forcée, tout en étant assez bien élevée pour s'arrêter directement devant nous.

Home ne bougea pas.

★★

Aucun muscle de son visage ne changea ; son corps restait immobile. Alors nous l'entendîmes dire : « Maintenant, ils nous entourent ; bientôt ils se feront apercevoir et vous allez vous rendre compte de leur présence. » Notre attention était extrêmement excitée et dans ce moment même j'avais la sensation qu'une main de fer me saisit la cheville et la serra. D'autres se sentaient serrés à la nuque ou au bras. On ne savait s'expliquer cette sensation étrange, car, malgré l'effort de la main de fer, on n'éprouvait pas la moindre douleur.

J'ajoute qu'on sentait la pression de chaque doigt, en sorte qu'on pouvait annoncer exactement : voici l'index, voici le médus, etc. C'est inexplicable. Bientôt après, on discerna un mouvement dans les coins du tapis ; on eût dit que des mains s'efforçaient d'en sortir. Alors une main ou — si l'on veut — quelque chose de semblable se tendit vers moi ; je m'éloignai instinctivement. Mais mon mari la saisit sans hésitation et la tint le plus fermement qu'il put pour l'empêcher de lui échapper. D'autres personnes éprouvèrent le même phénomène. Cependant, les mains, solidement tenues, fondaient, pour ainsi dire, entre les doigts jusqu'à ce qu'il n'y eût plus rien... Nous soulevâmes en grande hâte le tapis, et nous ne vîmes rien — rien du tout !

On alluma une bougie. On rechercha, en se donnant toutes les peines du monde, pour découvrir quelque chose. En vain. Home, pendant tout ce temps, n'avait pas bougé ; il était resté assis, presque immobile, dans son fauteuil. Il regarda les sceptiques avec pitié

ou, plutôt, sans la moindre marque d'intérêt, indifférent comme il s'était montré durant toute la scène.

Après quelques minutes, les messieurs s'assirent de nouveau autour de la table. A peine eurent-ils leurs places, qu'on entendit frapper vivement sous la table.

Alors, mon mari se glissa sous la table pour se rendre enfin compte de ce qui se passait. A peine y était-il qu'il nous cria de rester tranquilles et de ne pas frapper sur la table pour l'induire en erreur. La société, qui s'était tenue tout à fait tranquille, protesta contre ce reproche et, ne pouvant s'expliquer la chose d'aucune façon, on renonça à poursuivre les recherches pour passer à d'autres expériences. Home, dont le visage était devenu d'une pâleur de cadavre, dit alors : « Les esprits nous entourent — un d'eux est tout près de vous, — vous allez sentir quelque chose comme un léger coup de vent. » Et, en effet, nous sentîmes glisser quelque chose de semblable sur nos épaules et sur nos cheveux. « A présent, proféra Home, un esprit est debout près du piano ; je vais le prier de porter le petit bouquet de violettes qui s'y trouve à la dame à laquelle il appartient. » Je l'avais mis là en entrant, avant l'arrivée de Home.

Le spirite, qui semblait à présent plongé dans l'état qu'on nomme *in a transe*, pencha sa figure pâle derrière le dossier du fauteuil, et alors le petit bouquet se mit en mouvement, glissa, pour tomber enfin sur mes genoux. Rapidement, quelques messieurs s'en emparèrent pour voir s'il n'était pas en communication avec le piano ou la table par quelque mince fil de fer. On ne trouva de nouveau rien et l'on me restitua le bouquet.

★★

Personne de nous ne trouvait une explication. Pourtant, ni mon mari ni moi ne fûmes convertis au spiritisme, et restâmes toujours très sceptiques.

Je raconte uniquement ce que j'ai vu — simplement et strictement selon la vérité — mais non ce que j'ai cru. Je fais expressément mes réserves.

Ensuite, Home demanda d'une voix faible, s'il n'y avait pas moyen de faire apporter un petit harmonium à main, nommé mélophone ; puisque les expériences marchaient si bien, « ils » seraient peut-être prêts à jouer si leurs forces le permettaient.

Deux des assistants offrirent de se rendre à un magasin d'instruments de musique du boulevard pour y emprunter un instrument de ce genre. Ils partirent aussitôt.

Pendant leur absence, Home, qui avait l'air très fatigué, se leva lentement et s'approcha de nous tous, qui conversions sur ce que nous venions de voir. En attendant, les cristaux continuaient leur vacarme, et de toutes parts on entendait frapper des coups. Mais personne n'y faisait plus attention : on y était déjà habitué. Le médium ne s'en occupa point davantage.

Home me demanda s'il ne me serait pas agréable d'être en communication avec les esprits ? Je répon-

dis que je préférerais les relations avec les vivants. « Mais, répliqua-t-il, c'est tellement consolant ; cela ne suffit-il pas à prouver l'immortalité de l'âme ? »

« Puisque j'y crois, lui dis-je, je n'éprouve pas le besoin d'appeler les morts ! »

Alors, Home mit le doigt sur sa bouche, comme s'il voulait commander le silence, et s'écria : « Oh ! ne dites pas les morts ! Il n'y a pas de morts, mais seulement des disparus, disparus à nos yeux mortels, mais ils vivent autant que nous, seulement dans d'autres sphères. On ne doit jamais dire de quelqu'un qu'il est mort, mais uniquement qu'il est parti. »

Employant les esprits à prouver l'« au-delà », Home ne supportait pas que d'autres le soupçonnassent de sorcellerie. Il était profondément dévoué à Pie IX et alla à différentes reprises à Rome témoigner son respect à Sa Sainteté. Le Saint-Père ne voyait pas de bon œil les expériences spiritistes et l'on racontait qu'il avait exhorté Home avec insistance à ne plus s'en occuper. Home aurait alors assuré le pape qu'il n'y pouvait rien et qu'il se sentirait lui-même heureux si les esprits le laissaient en paix.

Les deux messieurs qui étaient allés chercher le mélophone revinrent enfin avec l'instrument. On en joue assis, en le plaçant sur ses genoux. On tire les tiroirs avec la main gauche, tandis que de la droite on joue la mélodie. L'instrument fut remis entre mes mains — Home n'y avait point touché — et l'on me dit de me placer debout au milieu de la chambre et de tenir la courroie du tiroir, le bras tendu, de façon à ce que tous les assistants pussent tout voir et tout contrôler. Je pris la manivelle ; aussitôt l'instrument commença à jouer des airs vraiment célestes. C'était si plein, si beau, si doux que tous nous écoutions, charmés. Cela évoquait des airs anciens — comme du Palestrina — mais personne ne reconnut les airs, quoique quelques bons connaisseurs de musique se trouvassent dans l'assistance. Profondément émus — cela semblera peut-être ridicule — nous écoutions cette musique troublante ; plusieurs des auditeurs avaient des larmes aux yeux.

Le petit instrument paraissait ensorcelé.

★★

La séance finit sur cette expérience. Beaucoup de ceux qui n'avaient pas assisté à ces épreuves voyaient en Home un personnage habile qui présentait adroitement ses pieds pour des mains de fantôme.

Je dis et je répète que Home se tenait toujours à une distance d'au moins trois mètres de nous et qu'il était assis de façon à pouvoir être observé de tous côtés.

Peut-être conviendrait-il que Home fut un prestidigitateur incomparable ; en tout cas, je nie absolument qu'il nous ait hypnotisés, comme beaucoup de gens se plaisaient à le dire.

Ce qui me choqua dans les prétendues manifestations « des esprits », c'est leur enfantillage. Cela suffirait à me dégriser, si j'inclinai vers le spiritisme.

Quelques jours après la soirée chez Mme de J...

l'impératrice Eugénie nous convia aux Tuileries pour assister à une séance en petit comité, qui devait avoir lieu entre cinq et six heures de l'après-midi. Elle fut bien moins intéressante que celle de Mme de J..., Home ne semblait pas bien disposé. Lui où les esprits étaient de mauvaise humeur. Il ne parvint qu'à faire marcher une table. C'était très ingénu, et les esprits, cette fois-ci, ne devaient être que des enfants.

Par contre, une autre expérience nous causa un vif étonnement. Sur la même table, il y avait un chandelier, avec une bougie allumée. Lorsque la table commença de se mouvoir et se mit en plan oblique, le chandelier ne tomba pas, mais resta debout, sans glisser, et la flamme de la bougie brûlait horizontalement, au lieu de brûler verticalement.

Personne ne m'a jamais su expliquer ce phénomène, contraire à toutes les lois physiques.

La semaine suivante, on m'annonça un jour la visite de Home. Je confesse que l'idée d'être seule avec lui ne m'était pas agréable. J'allais me faire excuser quand, honteuse de ma lâcheté, je changeai d'avis et le recus.

Il entra ; je lui indiquai une chaise vis-à-vis de moi, et à peine avions-nous commencé de causer qu'un bruit étrange me surprit.

C'était comme si des gouttes tombaient sur des pierres. D'abord je ne voulais pas m'en apercevoir, mais, comme la chute des gouttes devenait continuellement plus forte, je tournai la tête du côté du bruit.

Home vit ce mouvement et dit, très calme : « Oh ! ce n'est rien — c'est probablement « un » qui se trouve très près de vous ; — « ils » me suivent partout et c'est chose rare qu'ils me laissent tout à fait tranquille. Si vous voyiez ce qui arrive quand mon petit garçon est dans la chambre ! Si vous voulez, je vous l'amènerai un jour. Il n'a que trois ans. Je vous laisserai alors seule avec lui. Alors vous seriez étonnée et convaincue, car un enfant ne saurait faire de la prestidigitation. »

Je remerciai et refusai. Home me quitta bientôt après. Plus tard, il m'écrivit une fois et je conserve la lettre dans ma collection d'autographes.

Fut-il un aventurier, un prestidigiteur ou un grand hypnotiseur ? On ne le saura jamais. Il n'est plus parmi les vivants. Lui aussi, il « est parti ».

PRINCESSE PAULINE METTERNICH-SANDOR.
(*Oesterreichische Rundschau*).

Concordance de trois prophéties

2 décembre 1905.

MONSIEUR,

J'ai l'honneur de vous soumettre, ainsi qu'à vos lecteurs, les réflexions suivantes, au point de vue de la concordance de trois prophéties.

— Nostradamus indique dans son épître à Henri II, en termes clairs, puis dans un quatrain, en termes aussi

clairs, ce qui est rare, dans son texte, la durée exacte du *Commun advenement* consécutif à la Révolution de 89.

Si *Commun advenement* signifie l'accession au pouvoir du peuple, la période de soixante-treize ans et sept mois déterminée par Nostradamus est ainsi répartie :

5 mai 1789 au 18 mai 1804, période de 15 ans et 13 jours comprenant la période révolutionnaire, depuis le jour où s'ouvrirent les Etats généraux et où commença l'accession des gens du « Commun » au pouvoir, jusqu'à la date de la fondation de l'empire et du pouvoir personnel et absolu de Napoléon I^{er}.

La seconde période ne saurait, selon moi, commencer à la Restauration, en raison du petit nombre des électeurs appelés à ce moment à concourir au gouvernement. Ce nombre, élargi en 1830, est encore insuffisant pour constituer l'avènement des gens du « commun », jusqu'en 1848.

La 2^e période était alors du 24 février 1848 jusqu'au 24 septembre 1906, comprenant la 2^e République, l'Empire, dont les bases étaient constituées par le suffrage universel et le plébiscite (*plebs*), puis la 3^e République.

— Autre prophétie : celle d'Orval, qui termine la période actuelle commencée en 1870 pour un laps de temps qu'on peut évaluer à dix ans (6 fois 10 lunes et 10 fois 6 lunes), et qu'il semble naturel de faire commencer avec la période *politique* de l'affaire Dreyfus, c'est-à-dire avec l'intervention du sénateur Scheurer Kestner, en novembre 1896.

Après cette période de dix ans doit venir, d'après le prophète d'Orval, une période de crise que nous avons commencée et qui doit se terminer par l'avènement du grand monarque ou de son prédécesseur.

— Enfin, troisième prophétie, celle de saint François de Paule, qui aurait annoncé que le grand monarque régnerait 400 ans après sa mort (2 avril 1507), soit en avril 1907. Ce qui n'est pas à dire que le grand monarque commencerait à régner au jour précis du 400^e anniversaire de la mort du saint.

Cette coïncidence de textes et d'autorités connues valaient d'être soulignée.

Veuillez agréer, monsieur, l'expression de ma considération distinguée.

UN ABONNÉ D'AURILLAC.

La Boîte aux Faits

VOYANCE CHEZ LES ANIMAUX

MONSIEUR,

Je vous adresse un cas de voyance chez les animaux, qui, peut-être, vous intéressera pour l'*Echo*.

J'étais absent de chez moi, lorsque le phénomène s'est produit. Je laisse donc à ma femme, qui est très au courant de mes études psychiques, le soin d'en faire la rédaction. Depuis six ans, j'ai à plusieurs reprises observé les allures de mes petits chiens (la mère et le fils), très doux, très craintifs, très obéissants. J'ai eu le soin de me mettre à l'abri de toutes les causes d'erreur d'appréciation, jeu d'ombres, jeu de lumière, bruits divers, craquements du parquet et des meubles, vents coulis, souris, etc., et ce n'est qu'après avoir éliminé toutes ces causes que je m'étais arrêté à l'hypothèse de la voyance qui me paraît confirmée

aujourd'hui. Le phénomène s'est passé à quatre heures du soir, la nuit se faisait, pénombre dans la chambre, le 15 novembre dernier.

Veillez agréer, Monsieur, tous mes meilleurs sentiments.

D^r F. BRETON.

Vice-président de la Société d'études psychiques de Nice.

★★

Le 15 novembre, je me trouvais au salon avec une amie, femme d'un esprit très éclairé dans les sciences psychiques, et qui a donné depuis longtemps des preuves admirables de sa clairvoyance occulte; nous causions ensemble des sujets qui nous sont chers.

Mes deux petits terriers noirs, si familiers étaient sur nos genoux. Il était environ 4 h 1/2, le jour baissait sensiblement.

Tout à coup, mon amie me fit remarquer l'attitude de « Primo » qui, assis sur elle, relevé sur ses pattes de devant, les oreilles droites, pointait son museau vers un coin de la pièce où se trouve une porte de communication.

Ses yeux fixes et agrandis étaient parlants d'inquiétude agressive. Il semblait *murmurer* un aboiement. J'attirais en même temps son attention sur « Mignonne », couchée sur mes genoux, allongeant sa tête dans la même direction que Primo, tremblant de tous ses membres, le poil hérissé le long de la colonne vertébrale, ouvrant et refermant les yeux avec inquiétude, puis grognant sourdement.

« Je vois un esprit de forme blanche vaporeuse devant cette porte, me dit mon amie, et je suis émerveillée de la clairvoyance de ces deux petites bêtes ! »

Mais Primo s'était dégagé et, suivi de sa mère, fonçait en aboyant sur ce visiteur invisible que cette diversion mit en fuite... paraît-il.

Bien souvent Mignonne nous avait intéressés par ses mimiques apeurées, alors que son oeil semblait suivre dans le vide les mouvements de formes imaginaires. Nous l'appelions « La Voyante », avec la certitude qu'elle voyait. Sa nature craintive la portait à fuir du regard ce qui l'effrayait et l'attirait en même temps. Mais tout cela n'était qu'une hypothèse !

Combien je suis satisfaite, aujourd'hui que l'attention est en éveil sur la clairvoyance des animaux, de pouvoir affirmer que ces faits isolés ne sont pas du domaine de l'imagination. La parole de Mme B... ne saurait être mise en doute en pareille matière.

M^{me} F. BRETON.
Nice 1905.

ÇA ET LA

Oracle japonais.

La *Revue de Paris* raconte l'histoire d'un jeune japonais, Takashima, qui, en 1859, fut condamné, pour un mouvement de vivacité, à dix ans de prison. Il employa ses loisirs à étudier, dans le *Livre des Changements*, l'art de connaître l'avenir, et fut vite assez fort pour prédire à son juge un prochain avancement. « Si vous dites vrai, lui promit le juge, je vous ferai gracier. » Un mois plus tard, le juge, devenu conseiller, le remettait en liberté. Qu'allait devenir Takashima ? Il consulta ses baguettes qui répondirent : « Un dragon puissant est dans les champs ; il est avantageux de voir de grands hommes. » Le devin en conclut qu'une belle destinée l'attendait, s'il voulait travailler et se faire de hautes relations.

Il se fit aubergiste ce, qui lui permit d'approcher les grands fonctionnaires en voyage et aussi les étrangers. Il apprit de ceux-ci à estimer les inventions européennes et n'eut de

repos que ses baguettes divinatoires ne les eussent imposées au gouvernement japonais.

Ses baguettes avaient aussi une grande influence sur le marché financier. Un capitaliste lui demandant, un jour, ce qu'il devait faire de 150,000 yen, Takashima lui conseilla de les employer à la construction d'un tramway entre Tokio et la province de Kai. Les baguettes avaient dit : « Il n'a pas de peau sur les hanches ; il est conduit par un mouton ; il ne croit pas ce qu'il entend ». Ce que l'oracle traduisit ainsi : « Vous êtes inquiet, indécis ; vous n'avez pas confiance en moi ; vous vous en repentirez ». Le capitaliste, en effet, fit un autre placement où il perdit ses 150,000 yen. La renommée de Takashima en fut grandement accrue.

L'histoire de Ludovic

Un de nos confrères raconte une aventure extraordinaire arrivée à Pickmann, le fameux hypnotiseur dont on vient d'interdire les séances publiques à Marseille. La voici :

— Il y a une quinzaine d'années, Pickmann opérait au casino de Toulon ; comme de coutume, il hypnotisait des spectateurs, et les faisait ensuite venir sur scène, les attirant par son seul regard et sa seule volonté.

Parmi ces hypnotisés, se trouvait un jeune homme de seize ou dix-sept ans, cuisinier à bord d'un navire, et qui était nommé par ses amis le petit Ludovic.

Quand Pickmann eut, autour de lui, une vingtaine de personnes endormies, il leur ordonna, à tour de rôle, de chanter ; ce fut, pour tous ces hommes hypnotisés, sauf un, lamentable ; et les spectateurs s'amuserent beaucoup à l'audition de ces mauvais artistes.

Or, voici que vient le tour du petit Ludovic.

A la surprise générale, ce jeune homme se met à chanter des chansons du répertoire Paulus, avec un brio étonnant, et une voix très juste et très agréable. Succès énorme ! Ludovic doit chanter dix chansons.

Avant de l'éveiller, Pickmann lui dit : « Demain, à une heure, tu iras cours La Fayette, numéro 91, chercher, dans une boutique, un balai, et, à cheval sur ce balai, tu viendras au Casino, où tu chanteras encore ».

Le lendemain, foule énorme sur le cours ; à une heure, Ludovic, comme un fou, arrive 91, cours La Fayette, entre dans la boutique, prend un balai, le met entre ses jambes, et, aux éclats de rire de tous, file, avec une surprenante rapidité, au Casino, où, de nouveau, il chante, et obtient encore un succès considérable.

Eveillé, Ludovic était furieux, quand le directeur du Casino le consola, en l'engageant à de beaux appointements. Le soir des débuts du « petit Ludovic », la salle du Casino était pleine ; mais, hélas ! Pickmann n'était plus là ; Ludovic n'était pas endormi, et il eut le trac et il chanta mal, et gauchement : ce fut un désastre, l'engagement dut être résilié.

Mais Ludovic, qui, on l'a vu, avait appris beaucoup de chansons et savait chanter quand il n'avait pas le trac, prit le goût des planches, et, abandonnant le métier de cuisinier, partit de ville en ville, de casino en casino, se donnant du courage après chaque échec, et finissant par obtenir — sans être endormi — de grands succès.

Si bien que le petit Ludovic est devenu depuis le fameux chanteur Mayol, une des « Etoiles » de Paris.

La mort du Dr Henry Slade.

Le docteur Henry Slade, le fameux médium américain, vient de mourir. Slade fut célèbre il y a une vingtaine d'an-

nées à Paris, où, dans des séances fameuses, il avait obtenu de l'écriture directe, tracée par une main invisible, sur des ardoises.

Né en 1836, dans l'Amérique du Nord, sa propriété nervo-psychique, disait-il, s'était manifestée dès sa naissance. Il avait parcouru l'Amérique, l'Europe et l'Australie. A Londres, il fut emprisonné, mais acquitté.

Les accusations d'imposture qu'on lui prodiguait ne le troublaient point et il vint à Paris où il fit la connaissance du docteur Gibier, qui donna avec lui trente-trois séances. Les assistants n'étaient jamais plus de trois, ni moins de cinq. Les séances étaient sténographiées et le contrôle était très rigoureux.

La première expérience est du 29 avril 1886. Le docteur Gibier apporta plusieurs ardoises marquées de sa signature; il inspecta la pièce où l'expérience allait se faire, il examina la table de Slade, le dessous de son habit et lui fit ôter ses souliers.

Il posa sur la table, séparément, ses ardoises, qu'il n'avait pas quittées; Slade prit une petite touche d'ardoise de 8 à 10 millimètres de longueur, il la coupa en deux avec ses dents, et la plaça sur l'ardoise du côté opposé à la signature. Il recouvrit la touche avec sa deuxième ardoise. Il prit les ardoises réunies, les plaça verticalement sur l'avant-bras gauche du docteur Gibier, qui décrit ainsi ce qui se passa :

— Je n'ai perdu de vue aucun de ses mouvements, pas plus que mes ardoises. Au moment où Slade penche les ardoises pour les placer verticalement j'entends la touche glisser dans l'espace ménagé entre les deux surfaces par les bois des cadres. La chambre est bien éclairée.

Nous avons, tous les trois, les mains sur la table. M. A... est à ma droite, et Slade est à ma gauche. J'ai sous les yeux les mains de Slade, et ses jambes qu'il tient en dehors de la table. Je vois distinctement, sur son avant-bras gauche, les deux faces des ardoises accolées et la main droite de Slade qui les tient.

Au bout de vingt ou trente secondes, je sens une forte pression des ardoises sur mon avant-bras.

Slade dit sentir le « courant » passer dans son bras : cela paraît le faire souffrir un peu.

Quelques coups sourds sont frappés dans mes ardoises et la main de Slade reste immobile. Tout à coup, l'écriture se fait distinctement entendre. La main de Slade est immobile : pas un de ses doigts ne remue. J'ausculte mes ardoises : pas de doute possible : c'est bien dans leur intérieur que le grincement se passe. J'entends, aussi bien qu'on peut entendre, le tracé de l'écriture et la ponctuation. Et à quatre reprises, un trait.

Après un temps assez long, trois coups secs sont frappés dans les ardoises. Slade les retire, les pose derechef sur la table, et je les prends entre mes mains sans presser; cependant Slade paraît éprouver une certaine difficulté à les séparer. Les voilà dans mes mains. L'ardoise sur laquelle je retrouve ma signature n'a aucune trace d'écriture. L'autre qui repose sur ma main gauche en est couverte. Ma signature que j'ai vue pendant la durée de l'épreuve, en partie cachée par les plis de mon habit, est bien de l'autre côté de l'ardoise, couverte d'écriture.

Quatre phrases étaient écrites sur l'ardoise, une en allemand, deux en anglais et une autre en français. Dans une séance suivante, on obtint même une phrase en grec. L'expérience fut renouvelée trente-trois fois. Le docteur Gibier, très sceptique, demanda le concours de l'un des opérateurs du théâtre Robert-Houdin, un certain M. J..., qui dut recon-

naître qu'il ne pouvait rien expliquer et qu'il n'y avait point de supercherie.

Les princes de la science officielle voulurent chercher aussi à découvrir le *truc*, et durent repartir, insuffisamment convaincus, mais complètement déroutés.

Depuis, Slade revint en Amérique. Epuisé, infirme, vieilli, il avait dû se retirer dans un sanatorium de Michigan, où il est mort le mois dernier.

Comment je devins spirite

ET

Comment je cessai de l'être

(Voir les numéros 208 à 214)

Bientôt après, ma femme s'éveilla. Elle poussa un faible soupir et me dit : « Dieu ! que j'ai froid ! Je suis toute glacée ! » En même temps, elle se plaignit de ses yeux, disant qu'elle y sentait une douleur très vive. J'allumai aussitôt.

Les yeux de ma femme étaient remplis de larmes et je remarquai, au coin des paupières, une excrétion séreuse jaunâtre, détail physiologique que je retrouvai, avec quelque étonnement, moins l'odeur nauséabonde, noté dans un conte fantastique d'Egdard Poë, où il est question d'un individu magnétisé et mis en relation avec le monde invisible.

Le parfum délicieux, émané des lèvres de ma femme pendant son sommeil extatique, sommeil dont elle avait assez conscience, comme on le verra plus loin, pour lui permettre d'entendre mes questions, d'y répondre et de décrire ce qu'elle éprouvait ou voyait; cette sensation, en outre, de brûlure, ressentie même pendant son sommeil hypnotique, puis, au réveil, cet écoulement et cette cuisson persistante, se reproduisirent après chacun de ces étranges sommeils.

Ma femme dut même, à un certain moment — elle qui a, d'ordinaire, les yeux si purs, si limpides — suivre un certain traitement. Elle ignorait, du reste, et elle ignore encore — à moins que ces lignes ne lui tombent sous les yeux — les phénomènes dont elle était l'objet; car, de même que cela se produit dans toute expérience de magnétisme ou d'hypnotisme, elle ne se souvenait de rien, à son réveil, sinon qu'elle avait dormi.

Le lendemain, elle se plongea de nouveau et d'elle-même dans le sommeil hypnotique, mais, moins ému que la veille, j'eus l'idée de l'interroger, et, à mon grand étonnement, elle me répondit d'une voix très douce, lointaine, vaguement plaintive, absolument différente de sa voix ordinaire, vibrante quoique douce et empreinte d'un ton de volonté et de décision qui est le propre de son caractère.

Alors commença entre « l'esprit de mon père », elle et moi une conversation prodigieuse, que je tairai du reste, car elle pourrait être taxée de « folie sublime », voire de folie tout court...

Un seul mot suffira pour caractériser les visions dans l'Au-delà de ma femme. Elle eut le bonheur de parler à la « Vierge » et de voir « Dieu » au milieu de clartés intenses, causes, disait-elle dans son sommeil, de son mal aux yeux.

Tout ceci prêtant matière à critique, je n'y appuie pas outre mesure. Néanmoins, on me permettra d'ajouter que cette continuité de sommeil auto-hypnotique à la même heure, chaque soir, est fort curieuse au point de vue scientifique et occulte.

Un soir, au cours d'un de ces sommeils, je fus pris d'une véritable peur. Le dégagement astral invisible de ma femme s'était fait sans accuser rien de nouveau, quand, après cette question que je lui posai : « Où es-tu ? Que vois-tu ? » elle me répondit : « Oh ! que je suis bien ! que c'est beau ! je suis avec les anges ! je vois Dieu ! », et soudain elle s'écria : « Oh ! sainte Vierge, gardez-moi ! Je ne veux plus retourner sur la terre ! », puis dans un souffle : « Merci ! »

Alors, soudain, le corps eut un soubresaut, le souffle s'arrêta, les membres se raidirent et j'eus conscience d'avoir près de moi un cadavre.

Dire ma terreur, mon désespoir, est impossible. Je suppliais Dieu et la Vierge de me rendre ma femme. En vain, j'appelais celle-ci. Rien ! le silence ! la mort !

J'étais désespéré et je me mis à prier ardemment.

A ce moment un coup discret, comme un avertissement, retenlit au chevet du lit, et ma femme aussitôt soupira profondément en murmurant. « Oui, bonne Vierge, je vous écouterai, je resterai pour ma fillette, merci ! merci ! »

Et ma femme s'éveilla presque instantanément, toujours glacée et les yeux *très fatigués*, sans avoir gardé conscience de ce qui s'était passé.

A cette époque je fus obligé d'aller à Paris, pour affaire. Là, je rencontrai un de mes amis, rédacteur au « S... », qui voulut m'entraîner dans certains restaurants de nuit. Ma foi, j'avais 20 ans et très peu de bon sens alors. Je me laissai faire.

Le lendemain au matin, à huit heures, je reçus un télégramme de ma femme : « Rentre de suite. Je sais tout ! »

Honteux comme un renard qu'une poule aurait pris, je repris le train incontinent et, en arrivant, ma femme me raconta *exactement* ce que j'avais fait la nuit précédente.

Les visites de « l'esprit » et le sommeil hypnotique de ma femme durèrent quelques mois, et peut-être continueraient-ils encore si un événement déterminé

par le plan physique ou terrestre n'avait arrêté nos communications avec l'Au-delà.

Cet événement, ayant un caractère familial, me mettait en assez mauvaise posture, sinon dans une gêne à peu près complète, du moins dans une situation inquiétante pour l'avenir ; je protestai alors énergiquement, peut-être trop, contre « l'esprit de mon père » et l'Au-delà qui paraissaient ne m'avoir aidé en rien, en l'occurrence.

J'étais parti de cette idée que, du moment qu'on est en « excellentes relations » avec *le monde des causes*, celui-ci doit, sinon vous soutenir dans *le monde des effets*, du moins vous avertir des ennuis que l'on peut y supporter.

Du moment que « l'esprit » s'intéressait à nous, il devait, d'après mon raisonnement, ne pas permettre que nous subissions des ennuis.

Ma théorie était passablement égoïste, je le reconnais.

Le premier résultat de ma mauvaise humeur fut d'éloigner à tout jamais « l'esprit de mon père » de mon logis, le second, conséquence du premier, fut le retour des manifestations des « mauvais esprits ».

(A suivre)

LÉON COMBES

LES LIVRES

Les Œuvres de l'abbé de Faria

L'œuvre classique de l'abbé de Faria : *De la cause du sommeil lucide ou étude de la nature de l'homme*, réimprimé de l'édition de 1819, par le docteur D.-G. DALGADO, de l'Académie Royale des Sciences de Lisbonne, vient de paraître chez Henri Jouve, 15, rue Racine (prix 3 fr. 50). L'ouvrage de Faria est précédé d'une préface et d'une longue introduction dans lesquelles le docteur DALGADO a voulu démontrer que l'abbé de Faria est le seul et véritable fondateur de la suggestion en hypnotisme. Il est accepté par tout le monde qui connaît l'ouvrage de Faria que sa doctrine était vraie ; elle marque une véritable ère dans l'histoire du magnétisme animal.

Il est remarquable de voir que toutes les expériences scientifiques et thérapeutiques faites actuellement étaient déjà préconisées par le savant abbé. Personne ne peut se faire une idée du magnétisme animal sans lire cet ouvrage.

M. le docteur DALGADO a aussi publié un *Mémoire sur la vie de l'abbé de Faria avec explication de la légende du château d'If dans le roman de Monte-Cristo* (prix 1 fr.) et une édition spéciale du même mémoire suivie de documents historiques et littéraires, avec deux estampes (prix 2 fr. 50).

Ces deux livres donnent une idée de la vie romanesque du savant abbé. Ils démontrent aussi que l'abbé de Faria n'était pas un charlatan comme on avait pensé, mais qu'il était un véritable philosophe et un observateur de premier ordre.

Le Gérant : GASTON MERY.

Imp. Jean Gainche, 15, rue de Verneuil.
Téléphone 724-731

